

????????????

Françoise Chauvelier

Le FRACAS
DU SILENCE
VOLUME IV

???????

Maquette et mise en page : Xagraph

Isbn :

© Toute reproduction partielle ou totale est soumise à autorisation



Autour de La leçon de piano, *Intérieur au violon*,
Le violoniste à la fenêtre de Matisse
et une musique de Schumann

LA LEÇON DE PIANO

L'enfant est immobile.

Derrière lui une femme au regard vide est juchée sur un tabouret, les mains posées sur ses genoux. Devant lui le dessus du piano aux reflets rosés lui barre le chemin. Et sur sa droite, le battant d'une fenêtre ouverte empêche toute fuite.

L'enfant a les yeux baissés sur la partition. Il a le sourire grave des anges appliqués aux choses difficiles, bouche close et narines pincées par l'effort. Seules ses mains rôdent au-dessus du clavier, trébuchent, rêvent parfois.

Par la fenêtre aucune échappée vers le ciel. Tout l'espace est occulté par un pan de murs gris qui le dispute à la masse d'un arbre qui confond ses branches en un lourd aplat vert. Le métronome austère et autoritaire machine à découper le temps, trône sur le piano.

L'enfant a fait de son corps un rempart pétrifié qui le contraint, le retient dans ses moindres gestes. Un battement de cil suffirait à le jeter contre le reflet terriblement vide des yeux de la femme grise et silencieuse dans son dos. Un mouvement imperceptible ferait trembler la tâche d'ombre fine comme une lame de couteau plaquée sur une de ses paupières. Le plus petit hochement de tête ferait vibrer les reflets endormis de ses cheveux blonds.

Sur sa droite, une statuette est posée sur le coin d'un meuble. Appuyée sur un coude, une main glissée entre les cuisses elle a la nonchalance un peu sensuelle et moqueuse de ces femmes qui échappent à toute règle. L'enfant a envie de la regarder, mais il se l'interdit malgré la flamme d'un lumignon qui attire son regard dans cette direction.

Dans l'exacte diagonale de la statuette, la femme grise veille. Trois fois déjà elle a exigé que l'enfant reprenne la « Petite Etude », sans le moindre encouragement et encore moins de compliments. L'enfant a pourtant beaucoup travaillé, mettant toute son âme à bien lier les notes ainsi qu'elle l'exige, respectant le tempo et les doigtés, s'appliquant aux nuances. Le matin avant de partir à l'école, au moment du déjeuner, le soir au retour de la classe alors que le soleil joue encore dans les parterres de fleurs et pique de mille étoiles la mer roulant ses vagues au bout du jardin, l'enfant a travaillé, les doigts raidis par cette mélodie qui s'est absentée, la nuque glacée par la présence de la femme dans son dos.

Maintenant les notes claquent, sèches et vides. Elles ne veulent pas venir et se dire ; elles fuient et ne laissent qu'une dépouille sans vie sous les doigts de l'enfant. Des notes mortes.

La balustrade devant la fenêtre contient de ses volutes qui bouclent en sarabandes joyeuses la présence oppressante du mur gris et de l'arbre. Devant l'enfant, le lutrin reprend en mineur les mêmes rondes. Entraîné par leurs mouvements l'enfant s'échappe du cadre que dessinent le battant bleu de la fenêtre, le bord bleu de la partition et le bleu - oh si peu mais bleu tout de même - de la jupe de la femme au regard vide.

L'enfant se promène dans une pièce éclatante de toutes les pénombres que le soleil traque joyeusement, enflammant ici une nappe ocre, éclaboussant là les vitres d'une fenêtre baillant sur le ciel. Il rêve de volets à claire-voie ouverts sur le moutonnement de la mer et sur les fleurs d'écume accrochées aux immortelles à l'odeur aigrette. Il regarde la lumière marine qui s'est laissée prendre dans la dentelle des rideaux. Il se promène dans la pièce sombre de tant de soleil à l'extérieur. Il va et vient, de la table à la fenêtre, de la fenêtre au fauteuil que recouvre un tissu aux couleurs de tous les safrans du monde et dont le dossier est protégé par un appuie-tête de guipure. L'étui d'un violon est posé en travers des accoudoirs, ouvert sur le velours bleu qui le tapisse. L'enfant tend la main et délicatement, il sort l'instrument terre d'ombre reposant sur son ciel de nuit.

Debout devant la fenêtre close sur les nuages de l'automne, Pierre joue. Tout son corps porte le violon avec ferveur, son écharpe flotte sur son épaule. Au loin les arbres jaunissant écoutent l'enfant qui joue et murmure avec la mer.

Françoise Chauvelier, 21 décembre 2002

PETITE FICTION EN ABYME

Platon est dans tous ses états. Il paraît que les prisonniers mènent grand tapage dans la caverne. Pourtant jusque là tout marchait pour le mieux au livre VII de « La République ». On en était au moment crucial lorsqu'une poignée de philosophes conscients de leur rôle d'éducateurs décide de descendre dans la grotte rejoindre les prisonniers pour les convaincre de sortir prendre l'air et voir un peu ce qui se passe dehors. Tout était prévu et devait donc bien se passer.

Quoique ... Déjà Platon a eu les pires ennuis avec un dénommé Protagoras, un sophiste de première celui-là, qui prétend « que l'homme est la mesure de toute chose ». Certes Platon ne peut nier que la sensation soit vraie à l'instant où on l'éprouve et constitue à ce titre une mesure de vérité ! Mais comme le fait remarquer Socrate, le pourceau et le babouin aussi ont des sensations. De là à prétendre qu'ils soient eux-mêmes

mesure de toute chose... Platon n'a absolument pas envie d'être entouré de ces créatures malodorantes et bruyantes.

Puis il a fallu qu'Aristote s'en mêle. Un ingrat cet homme ! Il a été son disciple pendant près de vingt ans et le voilà qui regarde de haut le Monde des Idées sous prétexte que les réalités empiriques sont les seules données réelles que l'on peut étudier. Platon veut bien que la relation de fils spirituel à père soit parfois lourde à porter, Sophocle s'est bien employé à le dire et il a fallu qu'un certain Freud en rajoute, mais un tel manque de considération et de reconnaissance tout de même ... !

Maintenant c'est au tour de Nietzsche d'entrer en cabale. On dit qu'il raille le vieux maître, Socrate en personne, en le décrivant en plébéien inculte, chipoteur, faisant peu de cas de l'art et de la vie, tout occupé qu'il est de connaissance et de morale. Question art pourtant, on ne fait de reproches à Socrate qui défend avec ardeur les plus beaux édifices d'Athènes et n'hésite jamais à louer haut et fort les proportions d'Alcibiade et autre Charmide, jeunes gens aux corps bien faits si ce n'est à l'esprit toujours bien tourné. Bref. Il paraît que ce Nietzsche déverse les pires invectives contre les platoniciens, leur reprochant d'inventer un Monde des Essences présenté comme seul monde vraiment vrai. Il accuse aussi Platon de prétendre que le monde du voir, du sentir, du toucher,

autrement dit le monde sensible de tout le monde n'est qu'un monde d'apparences. Certains affirment que Nietzsche se démène comme un beau diable pour convaincre ses collègues de caverne que le Monde de la Vérité n'est qu'une vaste plaisanterie, une « illusion métaphysique » figée dans une absurde éternité, un monde incapable de saisir le devenir en action. On a rapporté à Platon des propos blessants : Nietzsche l'aurait traité de « nihiliste » sous prétexte que son Monde ne serait qu'un pur néant. Voilà donc où on en est après toutes ces années de travail.

Accablé Platon s'endort la tête entre les mains. La sonnerie du réveil déchire les premières lueurs du matin. Inès s'étire en baillant, se frotte les yeux et s'assied dans son lit. « Déjà six heures ! Quelle nuit !

Elle se lève et prend sur son bureau les fiches cartonnées sur lesquelles elle a travaillé la veille. « Je n'y comprends plus rien. Alors Platon, c'est le monde intelligible le seul monde vrai. Mais Nietzsche, qu'est ce qu'il vient faire là-dedans ? Ah oui, la critique des Idées, des arrières mondes. Au nom de quoi déjà ? Au nom de ... de « l'innocence du devenir ». C'est cela ! Le monde intelligible de Platon, on ne peut pas le connaître et en plus il n'est qu'une illusion, l'illusion d'une éternité qui n'existe pas.

Inès rejette sur la table ses fiches d'élève bien appliquée et file sous la douche. « Ma fille tu n'as pas de temps à perdre, c'est le grand jour ! Dans une heure, épreuve de philo ... Ce n'est pas le moment de commencer à réfléchir ! ».

Françoise Chauvelier, Mars 2003

DES COULEURS DE LA VIE

PREMIER TABLEAU

Des bruits ronds, encore. Autour de mon corps baigné de pourpres orangés et changeants, des sons glissent sans bruit. Elle a posé sa tasse de café, je le sais. Je le sais au basculement de son ventre quand elle se penche puis se redresse, avant de s'adosser avec ce petit soupir d'aise qui annonce le délassement. Je peux m'étendre à mon tour, pousser mes talons dans la pénombre rosée du moment, étirer mes bras en bousculant la masse rougeâtre qui me menace parfois d'invasion.

DEUXIÈME TABLEAU

Mais depuis quelques jours le temps des clartés grises est plus long et je baille d'ennui. L'endroit est charmant certes. J'en aime la douceur tendre qui enrobe les carmins les plus vifs de ses heures au jardin et je me vautre dans les langueurs amarantes

de ses fins d'après-midi, quand la fatigue la pose, lasse, sur un banc. Je ris de ce que sa robe garance me fait une maison si secrète que je m'y perds moi-même. Je me délecte du velours sombre de la tunique ténébreuse dont elle s'affuble chaque fois qu'elle décide de plonger dans le crépuscule pour revenir toute excitée et exiger de moi un dialogue soutenu sur les choses les plus futiles, la couleur du papier de ma future chambre ou le prénom que je vais porter. Je tremble d'un étrange désir sous le fourreau de moire qu'elle s'obstine à enfiler quand sa mémoire lui parle trop d'avant moi.

TROISIÈME TABLEAU

Mais depuis quelques jours le temps se peint en larges grisailles et ma maison se fait toute sombre. Il me faut aller voir ailleurs. Bien que je sache à l'avance la nostalgie de cet exil à venir je veux aller cueillir des brassées aux couleurs de ce monde dont je perçois l'existence. Là, je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie jusqu'à cet immense cri comme une vague déferlante qui me porte et me pousse avec une puissance si impérieuse que j'ouvre ma porte d'un coup de tête véhément.

QUATRIÈME TABLEAU

Un éclair noir me déchire et clôt dans l'instant mes paupières. Je hurle dans la nuit. Je me débats. J'ouvre la bouche pour un cri de terreur infinie. Je cherche, je rencontre un souffle et lutte

encore. Je grelotte dans une immense obscurité, je geins et pleure. Enfin, je m'apaise, épuisé, dans les ténèbres de la vie.

Françoise Chauvelier 4 mai 2003.

SÉVERINE...

Le prénom est beau, avec juste ce qu'il est nécessaire pour faire autorité, puis la douce rondeur des dernières syllabes comme un début de poème et de rimes à venir.

Rinette pourtant, et toujours, afin d'appivoiser un soupçon de distance, un possible ascendant fait de séduction où tes mots mêlaient leurs sérieux à la couleur de ton chemisier et de ton parfum. On aimait tes histoires, des histoires d'élèves, de collègues, de mères et de femmes, de soeurs et de filles. Enfin moi, je les aimais parce que c'étaient les tiennes. Je ne suis pas sûre qu'on les écoutait vraiment, mais on t'écoutait toi, on te regardait avec tous tes mots qui faisaient des discours inépuisables. Ça prenait le temps d'un nettoyage de salade, vingt minutes de cuisson d'un rôti et l'impression délicieuse d'être intelligent. La moindre tranche de brioche prenait des allures somptueuses, ainsi suspendue à ta verve. Enfin c'est

l'effet que ça me faisait à moi. J'aimais ce bain de mots qui s'accrochaient partout, filaient le long du moule à cake, le cake que tu avais l'intention de faire et que tu allais confectionner, sûr, la prochaine fois, ces mots qui se noyaient dans les volutes de la fumée de ta cigarette après avoir rêvé au bord d'un verre de whisky, tes mots qui disaient je ne sais pas quoi et qu'il ne fallait louper pour rien au monde. Tu étais une causeuse et tu parlais et moi j'aimais la mise en spectacle de tous ces mots. Je voudrais prêter ma voix à ceux qui sont là aujourd'hui afin qu'ils disent à leur tour, qu'ils te disent. Probablement serais-tu autre dans leurs mots à eux... Il raconteraient peut-être le petit tailleur brun et l'imperméable, à la Colombo soi-disant, que tu portais crânement ceinturé les jours bénis de pluie pour aller acheter ton journal, ou encore tes pas allongés dans ton pantalon noir étroit. Tu parlais la vie, et je pensais qu'il n'y avait que comme cela que l'on peut vivre. Tu parlais, tu mettais des mots partout, sur l'école et la cuisine, sur la politique et la famille, sur l'art et l'amour, sur les autres, des mots encore et encore et parfois ça faisait une grande fatigue pour ceux qui t'écoutaient et même un frisson d'agacement voire une franche résistance. Mais tout de même tous ces discours, tous ces mots, c'était comme le tissu de la vie, un bonheur incroyable.

Un jour tu as commencé à mettre des petites cuillères dans ton sac à main et moi je n'ai plus voulu t'écouter. Tu avais encore probablement beaucoup de choses à dire mais j'avais peur que tu

détricotes tous tes discours trop grands ou trop petits ou inutiles. Tes mots étaient partis d'un côté et toi tu es passée de l'autre.

Françoise Chauvelier, 21 mai 2003

MATIÈRE CÉLESTE

- Qu'est-ce qu'il fait là ce con ? Vraiment n'importe quoi. On file des voitures à des lobotomisés ! Non mais je vous jure...

La femme à l'arrière du taxi ne tourne même pas la tête quand le chauffeur pile à cinq centimètres de l'arrière d'une Chevrolet arrêtée au beau milieu de la route. L'homme ouvre sa portière, l'injure à la bouche.

- Où il est ce crétin ?... Il est parti comme...

Il s'arrête net en découvrant l'avant du véhicule qui le bloque. Le capot est plié par une masse incongrue de la taille d'un guéridon. Seulement, ça n'a rien d'un guéridon et certainement pas l'allure qu'on attribue en général à ce genre d'objet. La chose est compacte, d'un brun mordoré légèrement flammé. Elle semble avoir été posée là par une main toute-puissante et désinvolte. Le chauffeur a gardé la bouche ouverte.

- Ben mince alors...

Il fait le tour de la voiture, lentement, revient vers l'avant, regarde autour de lui. Autour, c'est le désert. Pas un arbre, juste la route qui file à perte de vue. Alors qu'il pose une main sur le capot pour évaluer la température de ce qui reste du moteur, il découvre deux jambes. Deux jambes qui dépassent sous le pare-choc. Enfin des jambes, c'est façon de dire. Des pieds plutôt et les chevilles qui vont avec. Une rigole épaisse s'en écoule en une lente pâte noire.

- Bon Dieu...

L'homme est devenu tout blanc. Ses mains prises de tremblements ne parviennent pas à déboutonner le col de la chemise. Il se retourne vers son taxi, fait un pas, puis un autre, raide, incapable d'articuler le moindre son. Dans un ultime mouvement mécanique, il fait le geste de monter dans sa voiture, il s'écroule. La tête explose avant que le corps ait fini de toucher terre. Il n'a pas proféré un mot.

La femme quitte le siège arrière de la voiture. Avec une économie de mouvement parfaitement maîtrisée, elle contourne le chauffeur inerte et une pierre grosse comme le poing qui a roulé près de sa tête. Elle s'installe derrière le volant. Elle effectue une marche arrière pour se dégager. Elle démarre.

« On vient d'apprendre qu'un accident s'est produit aujourd'hui sur la route reliant Amarillo à El Paso au Texas. On a retrouvé un véhicule dont le moteur a été totalement écrasé par ce qui semble

être un astéroïde. Le chauffeur était visiblement en train d'effectuer un contrôle sous sa voiture quand la météorite est tombée. Son compagnon de route a été retrouvé mort, le crâne défoncé à quelques pas de lui. C'est une météorite de taille beaucoup plus réduite qui l'a tué alors qu'il était déjà sorti de la voiture. La police s'est rendue sur les lieux et attend l'arrivée des experts. Il ne fait pas de doute que les circonstances dans lesquelles s'est produit cet événement vont relancer le débat sur les dangers liés aux chutes de matière céleste sur la terre et on...

La femme éteint le poste de télévision. Un sourire aux lèvres elle quitte la pièce plongée dans l'obscurité.

Françoise Chauvelier Le 29 mai 2003

ATTENTE

Trente-deux ans. Trente-deux ans dans cinq mètres carrés.

Lui, il ne sait plus. Mais il veut bien le croire, son avocat le lui a dit. Un type nouveau, un jeune, l'air toujours excité. Les autres, il s'en souvient à peine ; il ne les a d'ailleurs pas souvent vus.

Celui-là raconte des histoires pas possibles. Comme quoi sous la pression des organisations de défense des droits de l'homme, le ministère de la justice bruisserait de rumeurs relatives à un remaniement de la loi. Comme quoi un condamné vient d'être innocenté à la seconde même où les gardiens pénétraient dans sa cellule pour le conduire dans la pièce des exécutions. Comme quoi les parents d'un gars qui y est passé ont porté plainte parce que l'administration ne voulait pas leur rendre le corps. Il paraît qu'il était marqué sur les bras et tout le torse. On ne sait s'il s'agit de traces anciennes ou de celles laissées au cours de la lutte du type qui résistait à ses geôliers le traînant de force vers le fond du couloir.

Ça, il en faisait du bruit ! Forcené il hurlait à mort. Toute sa peur, toute sa haine giclaient en cris qui déchiraient le coeur suffoqué des autres prisonniers. D. avait croisé ses mains sur sa poitrine, secoué par des spasmes affolés, suspendu à l'instant du cri suivant que l'esprit anticipait. Comme s'il n'avait pas assez à faire avec l'horreur présente !

« La paix du coeur » qu'ils disent, pour inviter les condamnés à accepter leur sort. Dans le couloir de la mort, le coeur n'est jamais en paix.

La paix est restée à la porte de la prison. Elle a cédé le pas à l'imagination qui rôde tous les matins le long du passage étroit par lequel on emmène des hommes afin de les délester de leur vie. Alors chaque matin D. voit caracoler des torrents furieux d'images folles, têtes grimaçantes, corps suppliciés, cous brisés, membres convulsés.

Chaque matin. Même lorsque aucune exécution n'a lieu.

Quand les charges de son imagination s'arrêtent, quand les flots de son sang se calment, quand dans son corps le silence revient doucement et finit par s'imposer, D. s'écroule, hébété, il sombre dans une stupeur sans vie.

Il a appris jour après jour à sortir de ce néant immense, à se raccrocher aux minuscules bruits du couloir -- passages des gardiens, préparations des chariots de distribution des repas -- Il a appris à se reposer des folies de son épouvante.

Il a appris, un peu. Jamais il ne s'est habitué.

L'antichambre de la mort n'est que l'attente mise en scène de la surprise inéluctable qu'est la mort. On dit que l'administration décide de façon aléatoire de l'exécution de tel prisonnier plutôt que de tel autre afin de permettre à chacun de trouver une certaine tranquillité d'âme. Tranquille en effet le hasard joue à briser des hommes qui ne peuvent que mourir - à plus ou moins longue échéance - sans avoir en attendant la moindre chance de vivre.

Dans sa cellule, sous la lumière du néon et l'oeil de la caméra, D. est seul face à l'image de ce qu'il fut et dont il ne sait plus rien. Il a accroché sur le battant de son lit un cliché noir et blanc pris par sa femme d'alors, quand il avait environ quarante ans. Bel homme, quelques griffures déjà au coin des yeux, une bouche pleine, le cheveu dru et brun, l'air crâne somme toute.

C'était le temps d'avant, avant cette accusation de meurtre dont il a perdu le fil maintenant inextricablement mêlé à la spirale délirante des actions de la justice. Ce qu'il avait fait réellement avant d'être arrêté, le procès, les recours, tout cela lui échappe par pans entiers. Sa mémoire fout le camp. Il ne sait plus rien de lui. Les lambeaux de sa vie se détachent de son présent, et la lecture des journaux distribués avec parcimonie si rien ne justifie leur censure - comme c'est le cas après une exécution dont la presse peut rendre compte par exemple - ne suffit pas à le maintenir à

flot. Il ne reconnaît rien de commun entre cet homme figé sur le petit carré cartonné et lui-même, ombre échouée entre quatre murs dans un nulle part anonyme.

Chaque jour un peu plus démuné face à ce néant, il respire, inquiet, le cheveu rare, le sexe en berne, le corps à l'abandon. Parfois le prénom de sa femme lui revient, mais il repart aussitôt. Il s'impose l'absurde effort de le retrouver pour le reperdre, et recommence ainsi jusqu'à l'écoeurement contre lequel sa mémoire oublieuse se heurte sans espoir. L'enfermement l'a définitivement privé du temps pour mieux le priver d'espace.

La femme n'est pas revenue. Depuis longtemps.

Ce matin la prison frissonne de sons inhabituels, chuchotements et soupirs, frottements de pieds et froissements de vêtements.

D. est prostré sur son lit, chiffon abîmé, flétri, que rien ne tire plus de son apathie, épuisé de ses propres sursauts par lesquels il tentait, peut-être hier encore, de se dire vivant et de se donner un « vrai » temps qui dure, en place de ces longues plages d'absence étirées entre les instants d'horreur qui annoncent chaque jour la décision de sa mort indéfiniment reportée.

Faute d'émotions autres et d'événements, faute de mouvements, D. est tombé dans la plus dérisoire des résignations, ridicule ataraxie dont il n'a plus conscience.

Il n'entend rien du bruit glacé du judas et du raclement des plateaux-repas glissés dans sa cellule. Il ne sent rien de l'air chaud et humide qui pénètre par les trous percés dans la plaque de fer qui obstrue la fenêtre. Il ne voit rien des changements de la lumière qui se fraye un chemin en six faisceaux dorés par cette même plaque, et rien de la lueur du néon qui prend insensiblement le relais de ces maigres traits de soleil chargés de poussières.

D. ne bouge plus. D. ne mange plus. D. ne se lève plus pour aller se soulager dans la cuvette. D. ne s'astreint plus aux quelques exercices qui faisaient le dernier rempart contre l'inertie de son corps.

Du temps, peut-être, passe.

Et quelque chose en lui remue, qui n'est ni muscle ni pensée, pas plus que désir ou besoin. Quelque chose néanmoins, et qui enfle.

D. ne le sait pas encore mais ça dure. Ça persiste. Ça fait un léger frémissement, presque une impatience des jambes comme chez les malades alités de longue date qui rêvent de se lever. Pourtant D. ne rêve plus.

Sans même le savoir et sans bien le vouloir, D. se retrouve face à la porte de sa cellule, le pantalon encore chaud de l'urine qu'il n'a pas pris la peine de retenir. Quand s'est-il pissé dessus ? Il ne le sait pas.

Il lève un bras et pose sa main sur le judas. Il tremble de ce geste qui réveille des sensations oubliées et le ramène aux premières années de son incarcération alors qu'il s'obstinait, à lutter contre cette porte qu'il voulait forcer, à occulter l'oeil vide qui lui volait son intimité en permettant aux gardiens de le voir sans même qu'il le sache.

Sous la pression - mais a-t-il même exercé une pression ? - la porte s'efface doucement. Automate approximativement réglé, raide et absent, D. fait un pas, pousse encore un peu le battant qui tourne sur ses gonds sans un bruit. Toutes les cellules sont béantes sur le couloir vide.

D. avance une jambe puis l'autre et la première de nouveau comme une mécanique récemment huilée retrouvant l'usage de ses rouages. Il progresse lentement. Au bout du couloir une deuxième porte l'arrête. Il l'ouvre.

Devant lui la pièce est occupée en partie par un escalier. D. compte le nombre de marches. Il ne sait pourquoi mais il a le sentiment de devoir ne pas se tromper.

Treize marches. Treize marches donc conduisent à une mezzanine que sépare en son milieu un lourd rideau damassé. À droite du rideau une divinité occupe le centre d'un petit autel. À gauche du rideau une corde, immensément nue, indécente, glisse depuis le plafond jusqu'au sol sur lequel son extrémité repose en une courbe lascive. D. avance au pied de la première marche. Il tombe à genou.

Et là, la tête entre ses mains il pleure à gros sanglots qui roulent puis se fracassent sur les murs de la prison désertée.

Françoise Chauvelier, 16 juillet 2003

ITINÉRANCE ÉTHYLIQUE

Elle est là au pied de son arbre, un platane peut-être, elle n'en sait trop rien. Elle n'a jamais fait de dendrologie. Le premier soir elle brillait sous les reflets crus du lampadaire planté un peu plus loin, et n'était pas franchement rassurée avec tous ces types qui passaient sans la voir. Elle a fini par s'habituer à la lumière et aux passants. Elle reconnaît ceux qui partent le matin avec du sommeil amer plein les yeux. Ceux là sont tristes, du moins elle le suppose. Les réveils matinaux, ça ne vaut rien aux hommes. Plus tard elle voit déferler une deuxième vague, celle des gens que l'heure a oubliés et qui ne se bilent pas. Il y a ceux qui ont pour principe de sécher les premiers cours, les amoureux que la nuit a comblé de rêves et de caresses, les studieux à la conscience tranquille après une nuit bénéfique de travail, les innocents qui sont-là parce qu'ils ne sont pas ailleurs et que ça suffit à leur présent. Parfois on lui jette un coup d'oeil alors elle fait la morte

mais ça ne change pas grand-chose à son allure. Elle voudrait bien se fondre dans l'herbe, passer au moins derrière le tronc de son arbre, se mettre à l'abri des regards. Hier, un gamin avec trois poils au menton est venu uriner juste à côté d'elle avec force gloussements et propos graveleux. Son copain l'attendait un peu plus loin, il regardait ailleurs, l'air gêné. Quand ils se sont éloignés le silence est revenu et en dehors d'un ou deux passages la journée a été calme. Tout en sachant qu'elle ne peut pas rester ici indéfiniment, elle a peur de se faire repérer.

Les nuits sont fraîches encore. C'est une chance, elle se préserve ainsi du pire. Elle n'a pas du tout envie de finir comme certaines, les Rosettes par exemple qui ont été liquidées sans ménagement. Le verdict était tombé, brutal, sans commentaires, l'affaire a été réglée en un tour de main. Voilà à quoi peut conduire un souci d'économie mal placé.

Une jeune fille approche dans l'allée. Elle est déjà passée par là deux ou trois jours auparavant. Elle est accompagnée d'un jeune homme de son âge avec lequel elle est en grande discussion. La fois précédente elle s'était approchée de l'arbre en riant, la taille haute et sa chevelure épaisse d'un doré profond cascasant en boucles dans le dos, sur le visage un air à la fois chahuteur et réfléchi.

- Je la prends ?
- Qu'est-ce que tu veux faire de ça ?
- Heu... Je la donnerai à mes parents.
- Tu ne sais même pas d'où elle vient.

- Et alors ?

- Non, laisse je te dis.

Leurs voix s'éteignirent dans la nuit tombante. Quitte à devoir revenir dans le monde civilisé elle préférerait que ce soit avec cette jeune fille. Elle craint par-dessus tout les mômes qui jouent aux petits durs avec leurs lance-pierres, les clochards maladroits qui ne savent plus vraiment comment apprécier la vie même si au fond de leur coeur, le goût de celle-ci leur est un peu resté; elle ne voudrait pas non plus se faire repérer par les employés communaux, pressentant d'avance les discussions sans fin ni finesse autour de sa personne. Ce qui est certain c'est qu'elle abhorre le goujat qui l'a laissée tomber ici, un de ces jeunes loups arrivistes et snobs, incapable d'assumer ses choix dès qu'ils ne sont pas conformes à ceux de la meute. Et en plus c'était pour une autre qui ne valait pas grand-chose... Tant pis pour lui, il ne la méritait pas.

Ce soir la jeune fille rieuse est repassée accompagnée de son ami. Un amoureux peut-être mais rien de moins sûr ; ils semblent plutôt frère et soeur, sans ces minauderies de la tendresse pour cacher le désir mais avec cette franche affection qui ne s'embarrasse d'aucun détour parce qu'elle se sait indéboulonnable malgré les désaccords et disputes.

- Tu reprends le métro seule ?

- Oui va travailler, je me débrouille. Tiens, regarde elle est toujours là ! Pour le coup je la prends.

- N'importe quoi ! Si ça se trouve tu vas te la trimbaler pour rien.

- Je ne vais pas la laisser, personne ne s'en occupe.

La jeune fille se penche vers elle, la saisit et la glisse dans un grand sac qu'elle porte sur le dos. Ils reprennent leur chemin en se chamaillant, peu attentifs aux ménagements qu'il faudrait lui réserver. Pour le moment, une fois le choc passé elle se trouve bien à l'ombre du sac, même si elle perçoit tout de suite des variations de température peu propices à son état. « Quelle aventure ! Je ne vais pas faire la difficile, les choses se passent plutôt bien. Maintenant il ne faudrait pas que ça dure trop et qu'on continue longtemps à me secouer sans ménagement. Cette petite ne doit pas y connaître grand-chose. Il n'empêche, elle est mignonne et j'ai le sentiment qu'elle peut éclairer mon avenir. De toutes les façons je n'ai pas le choix. »

Coincée entre une trousse et quelques livres elle se laisse aller aux balancements de la marche, commence à somnoler, se réveille en sursautant aux claquements des portières du métro, rêve et est brutalement tirée de sa torpeur par un sifflement vigoureux.

- C'est moi !

- Monte vite, on allait dîner, on pensait que tu n'allais pas rentrer tout de suite.

La jeune fille pose son sac, l'ouvre et la sort fièrement.

- Regardez ce que j'ai trouvé !

Elle monte les escaliers quatre à quatre en portant son précieux bien au creux de son coude. Dans la pièce aux couleurs chatoyantes la table est dressée avec de jolis verres à pied devant chaque assiette.

- Tenez, elle était sous un arbre depuis longtemps, alors cette fois-ci je l'ai rapportée. Quelqu'un a dû l'oublier, c'est idiot.

Elle la pose et se saisit d'une carafe d'eau glacée.

- Vous avez peur de vous risquer ?

- Non bien sûr, mais il faut la laisser reposer ; ça supporte mal d'être baratté dans tous les sens.

- Si vous êtes puristes vous risquez d'être déçus...

Le brouhaha des bavardages mêlés au bruit de vaisselle s'estompe. Les unes après les autres les lumières sont éteintes, le calme s'installe peu à peu dans la maison. Couchée sur une étagère de la cuisine à côté d'une comparse dont le pedigree est des plus honorables la bouteille prend ses aises, les turbulences du vin d'un beau rubis profond s'apaisant doucement.

- Bientôt enfin le grand jour... Ne t'inquiète pas Petite, je ne vais pas décevoir ».

Françoise Chauvelier, 11 septembre 2003

ITINÉRAIRE D'UN SECRET BIEN GARDÉ

Le cahier est posé sur le bord de la fenêtre. Le coin droit en haut en est légèrement écorné. Il laisse apparaître sous le papier à la cuve le carton un peu filandreux qui semble avoir été tassé lors d'une chute, ou dans le fond d'un sac. Elle l'a trouvé dans l'appartement vide deux jours auparavant alors qu'elle arrivait avec les quelques valises qui lui tiennent lieu de déménagement. Après les années qu'elle vient de vivre, elle a appris à ne plus se laisser submerger par les objets qu'elle consommait jusque-là sans discernement, passant d'un manque à un autre sans parvenir à échapper à la souffrance des vagues successives de ses désirs vains dont la source semblait ne jamais devoir se tarir. Il lui a fallu plus de ténacité qu'elle ne l'avait imaginé mais elle a fini par y parvenir. Aujourd'hui, à chaque instant, elle se sent définitivement forte de ce courage là. Aussi sa première réaction fut-elle de mettre le cahier à la poubelle sans même y jeter un regard. Il ne lui

restait que l'étagère supérieure de la penderie à lessiver, une de ces étagères quasi inutilisables où l'on stocke ce dont personne ne se sert jamais. Peut-être y avait-on déposé le cahier faute de lui trouver une place, ou par dépit, ou même pour le soustraire aux regards. Encore eût-il fallu admettre l'hypothèse de la présence durable, dans l'appartement, d'une personne à laquelle on ne voulait pas laisser savoir l'existence de ce cahier. Peut-être tout simplement ce cahier avait-il pour vocation d'être stocké dans un de ces cartons qui font la mémoire capitaliste et oublieuse. En général les êtres humains ont ceci de commun qu'ils confondent accumuler et se souvenir; alors leurs souvenirs s'éteignent au fur et à mesure que se multiplie la quantité des vieilleries qu'ils conservent. Parfois un bibelot, une lettre suffisent à déclencher un pincement du cœur. Mais par-delà celui-ci, l'émotion ne parvient pas à percer les couches du temps qui se sont accumulées les unes sur les autres et pèsent sur les épaules de chacun, comme une de ces vieilles fourrures dont on ne sait plus se débarrasser parce qu'on ne l'a pas fait au bon moment. On a le sentiment que sans elle nous serions nus, et pourtant l'impression de chaleur qu'elle devrait nous donner est toujours insuffisante. On oscille alors entre le souhait de s'alléger définitivement et de recommencer à zéro, sans savoir ce que nous entendons vraiment par là, et celui de s'enraciner dans le temps de notre histoire passée qui s'est écoulée avec son manège de poupées et de petites voitures, de livres et de bricoles dont la grandeur tenait à leur seule actualité.

C'est bien pour cela que le renoncement à ces objets ne se fait la plupart du temps que sous la pression de nouveaux désirs qui n'ont pour mérite que leur contemporanéité. Le désir est toujours désir dans le présent et ce présent est inaccessible mais on ne le sait pas. Alors on garde, on stocke, et de temps à autre la rencontre, hautement improbable d'ailleurs, entre un objet et notre mémoire nous bouleverse un instant.

Toujours est-il que Thérèse a fini de lessiver les murs. Armée de sa grosse éponge mousseuse elle monte sur l'escabeau abandonné par les derniers locataires. La découverte du cahier suscite en elle un bref mouvement d'humeur comme peuvent en connaître ceux dont les dents cariées ont été colmatées par le dentiste et qui ne peuvent pas s'empêcher de vérifier l'absence de trous de la pointe de leur langue. Thérèse lance le cahier sur la moquette aux coloris douteux. Dès qu'elle aura terminé les travaux les plus salissants elle posera la nouvelle moquette qu'elle a déjà achetée. Elle est pressée d'en finir pour s'installer dans le grand salon qu'un minimum de choses occupe. Elle imagine déjà la pile de livres qu'elle ira chercher à la bibliothèque située à l'angle de la rue, et l'une des quatre théières qu'elle a conservées, dispersant toute sa collection -une trentaine pour le moins- sans le moindre regret. Elle n'a gardé que celles qui correspondent aux variétés de thés qu'elle a l'habitude de consommer.

Le surlendemain c'est exactement là qu'elle en est. Disposant de deux mois de congé avant de prendre le poste de secrétaire traductrice du cabinet d'avocats qui a retenu sa candidature, elle a l'intention de rester chez elle et d'en profiter. Elle a choisi quelques romans bien épais avec une gourmandise comme elle n'en a pas ressentie depuis longtemps. Le cahier dont elle devait se débarrasser traîne sur la table basse. Thérèse le prend dans l'intention de le porter à la poubelle et par curiosité, elle l'ouvre au hasard. Il s'agit d'une sorte de journal intime visiblement rédigé à deux. Elle parcourt du regard des déclarations d'amour enflammées ; c'est beau, définitif et somme toute un peu naïf, comme chaque fois qu'on est au bord de grandes passions concernant de parfaits inconnus. L'un des protagonistes privilégie le dessin pour s'exprimer. Le trait est hardi qui contient des aplats de couleurs dont on n'a souvent qu'un aperçu. Parfois une troisième initiale apparaît mais ça ne clarifie pas beaucoup les choses. Visiblement la relation, datée d'une dizaine d'années, n'était pas des plus simples. Thérèse rejette le cahier et se saisit du roman. 875 pages ! Elle en a pris cinq comme celui-là. À la bibliothèque on lui a fait remarquer qu'il faudrait un caddie pour tout transporter. C'est fou comme les gens semblent heureux quand le temps des vacances arrive. Ils ont des airs champêtres et des parfums d'herbes fraîchement coupées. Même leurs vêtements font l'école buissonnière. Ce qui un mois plus tôt passait pour négligé donne maintenant la mesure de l'estivation, de ce temps de préfloraison avant le plein épanouissement des corps.

Voilà bientôt deux heures que Thérèse lit. La dernière tasse de thé est froide depuis longtemps sous le reflet nacré qui la recouvre. Thérèse décide d'aller se préparer un sandwich. Ce n'est certes pas l'heure de déjeuner ou de dîner mais elle a gardé de son ancienne vie ce goût pour une alimentation anarchique, déséquilibrée et subversive. Par exemple, rien ne lui paraît plus insupportable que la fâcheuse habitude qui poussait sa mère à imposer l'une de ces pommes insipides après un repas copieux au nom des qualités nutritives de celle-ci. Depuis Thérèse n'en achète jamais si ce n'est pour faire exceptionnellement un gâteau. Quant à sa mère... elle préfère ne pas y penser. Elle est passée, après l'âge du culte des vitamines à celui du culte religieux. De la pomme à l'hostie le chemin est droit cela va de soi, mais Eve doit s'en mordre les doigts. Il a fallu que ce soit à elle qu'on attribue toute la responsabilité du péché et en plus, on lui en a retiré le bénéfice. Bref elle a voulu connaître le bien et le mal -était-ce un pari, une provocation, le goût du risque, l'innocence, ou tout simplement l'ennui ?- et la voilà dépouillée de la gloire et des honneurs qu'elle était en droit d'attendre. Depuis, belle on la dit lascive, aimante on la dit manipulatrice. Alors on la brûle sur toutes les places publiques, on la viole. Dieu ne se contente pas de l'exclure du paradis, l'homme va se charger de l'exclure de tous les lieux qu'il se réserve à lui-même. N'empêche que Eve, Harwâh, ça veut bien dire la vivante. À croire qu'au paradis justement Adam était décidé à faire une sieste éternelle. Un vrai gisant ce type ! En tous

cas notre culture est nourrie de cela depuis des siècles. Ça nous en fait des christs, des madones. Et des cathédrales pour abriter leurs souffrances. Sans compter le commerce qui va avec !

Thérèse s'étire. Elle a fini son sandwich et son livre commence à peser. Elle le pose et prend distraitements le cahier qui traîne toujours sur la moquette. Sur la page de garde on a représenté quelques-uns des emblèmes dont Thérèse sait vaguement qu'ils correspondent à ce qu'utilisent les loges maçonniques, triangle équilatéral équerre et compas. Il lui semble reconnaître aussi les deux colonnes du temple de Salomon.

- «Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je croyais que c'était un journal intime à quatre mains... Après tout ils étaient peut-être et amoureux et francs-maçons ! S'ils ont laissé traîner ce cahier, il ne doit pas contenir des choses bien importantes».

Paresseusement Thérèse feuillette les pages. Elle voit à plusieurs reprises les mêmes symboles maçonniques. « Curieux, je n'ai pas repéré ces dessins auparavant.» Elle s'attarde sur une double page où s'étale une lampe à huile posée sur un ouvrage. Elle a déjà vu ce même dessin quelques pages plus avant mais elle n'en connaît pas le sens. - «Probablement un autre symbole maçonnique».

Elle feuillette et finit par tomber sur une représentation similaire, beaucoup plus petite et présentant d'infimes changements par rapport au grand dessin. «C'est idiot, je ne

connais rien à tout cela ; ça doit bien avoir un sens». Thérèse repose le cahier et saisit quatre des cinq romans qu'elle a empruntés. «En me dépêchant j'ai le temps d'arriver avant la fermeture et d'emprunter de quoi en savoir plus». Elle claque la porte laissant l'eau de la bouilloire chanter dans la cuisine.

Il n'y a presque plus personne dans la bibliothèque et visiblement tout le monde est pressé de fermer. Thérèse sent les regards dans son dos. « De toute façon mon départ ne fera pas avancer la pendule ». Elle sélectionne rapidement quelques ouvrages qui traitent de la franc-maçonnerie, un dictionnaire des symboles, une approche historique et une analyse de son influence plus un curieux petit ouvrage dont Thérèse serait bien incapable de dire s'il s'agit d'une nouvelle ou d'un travail scientifique. Il traite visiblement de l'Égypte et Thérèse ne voit pas pourquoi il est sur la même étagère que les autres ouvrages qu'elle emprunte. Pressée d'en finir elle rend ses gros romans sous l'oeil compatissant d'un employé.

- Je vous l'avais bien dit que ça faisait beaucoup.

- Non ce n'est pas pour ça. J'ai un besoin urgent d'informations et la bibliothèque est fermée deux jours si je me souviens bien ?

- Oui. Vous allez tenir avec ça ? C'est tout de même nettement moins volumineux.

- Pas de problème ! Et bon week-end à vous.

En passant devant la boulangerie Thérèse s'arrête, incapable de résister à l'odeur du pain chaud. Il ne lui reste plus qu'à

se réapprovisionner en beurre et en fromages pour avoir la quintessence d'un bon repas. Quand elle rentre chez elle la cuisine présente des allures de serre tropicale. Toute l'eau contenue dans la bouilloire s'est évaporée et coule maintenant le long des vitres. « Depuis le temps que je dois acheter une bouilloire automatique, il faut vraiment que je le fasse. Je vais finir par mettre le feu quelque part avec cet engin antédiluvien ».

Dans le salon le soleil couchant s'allonge sur le sol. Thérèse allume quelques lampes et se niche confortablement avec sa provision de livres à portée de main. Le dictionnaire des symboles ne la retient que peu de temps. De même de s'attarde-t-elle pas sur l'approche historique de la franc-maçonnerie même si l'enseignement du comte de Cagliostro ne manque pas de la faire sourire. On évoque dans son oeuvre les cérémonies au cours desquelles un initié meurt pour renaître à un niveau de vie supérieure. On y donne le détail des rites qui doivent être respectés pendant les deux quarantaines permettant aux adeptes de se régénérer. Cagliostro propose d'ailleurs des méditations qui ne sont pas sans noblesse ni vérité. Par contre il multiplie des recommandations bien peu crédibles en vue de l'immortalité physique qui vont du choix du lieu et de la saison -la pleine lune de mai- à celui de la composition des repas et des effets attendus. Ces cérémonies de la maçonnerie dite égyptienne rappellent à Thérèse le titre du petit fascicule qu'elle a rapporté

de la bibliothèque. « C'est comment déjà ? Ah oui ! Saqqarah. » Thérèse se saisit du dictionnaire. « Ce nom me dit quelque chose... Je comprends maintenant. C'est un site archéologique en Égypte. Voilà pourquoi ce livre était avec les ouvrages sur la franc-maçonnerie. » Elle l'ouvre. Elle y reconnaît vaguement les plans sur lesquels son professeur d'histoire la faisait travailler quand elle était encore en sixième et qu'elle se passionnait comme tous les autres gosses de son âge pour l'Égypte. Elle découvre aussi la beauté de bas-reliefs qui ne l'intéressaient à l'époque que pour l'évocation de la vie quotidienne de l'Égypte ancienne. En première page la photographie d'un homme, Jean-Philippe Lauer, accroche son regard. Il s'agit d'un archéologue qui travaille sur Saqqarah depuis des décennies. Une brève biographie résume l'essentiel de ses travaux, exclusivement scientifiques. Thérèse cherche en vain l'auteur du court texte de trois ou quatre pages. À croire que c'est anonyme, pense-t-elle en commençant à lire.

« L'aube palpite sous les mille clameurs arrachées aux muezzins et chaque mosquée a ouvert ses cours de prières. Des ombres pressées longent les ruelles désertes où les trottoirs poudroient dans la fraîcheur rosée qu'un léger vent balaie vers le fleuve. Comme une paupière étirée sur l'iris vert des eaux, le Nil paresse entre les franges encore noires des palmiers qui le bordent. Plus

loin, de l'autre côté des champs de blé et d'avoine, les collines sableuses se confondent tant le jour est parcimonieux.

La rumeur naissante de la ville ne parvient qu'à peine jusqu'à la nécropole. Près d'une sépulture, un homme vêtu de flanelle grège attend, son chapeau posant sur son visage une ombre supplémentaire. Appuyé sur sa canne il est immobile, à l'écoute de ces murmures, de ces bruissements de mots incompréhensibles qui semblent monter des tombes et s'enrouler autour des piliers du temple quelques pas plus loin, avant de se perdre dans les sables.

Pour la deuxième fois l'homme consulte sa montre et se dirige vers la pyramide qui se dresse sur la droite. Il franchit l'entrée de l'édifice, silhouette ton sur ton dont on pressent le mouvement plus qu'on n'en discerne les contours.

Dans le couloir menant à la chambre funéraire, l'air est rare et sec. Par moments il remonte en lourdes bouffées le long des murs ; il glisse sur les corps immobiles des porteurs d'offrandes, il effleure le dieu Anubis penché sur une momie dont le réveil ne saurait tarder, il fait frémir l'eau qui emporte une barque chargée de poissons. L'homme ne s'attarde pas. Il descend directement vers l'antichambre puis tourne sur sa droite pour gagner la chambre funéraire. Cette pièce a été dégagée hier par l'équipe des ouvriers, et le vieil archéologue veut y rester seul un moment avant l'arrivée des contremaîtres et des dessinateurs. L'air est saturé de particules de poussières.

Sur le mur face à l'entrée, Anubis est représenté pesant le cœur d'un défunt et dans la pénombre de la chambre la plume de Maat, déesse de la justice et de la vérité, est si finement ciselée qu'elle semble prête à s'envoler du plateau de la balance, où les âmes sont évaluées avant que de pouvoir renaître et vivre dans les champs de Ialous. La scène est baignée d'une lumière opaque, fanée. Le vieil homme la fixe avec une attention extrême, tout son corps usé tendu par une pensée inachevée: un instant, un des plateaux de la balance semble pencher, côté plume... « Balivernes... ». Il détourne son regard de la fresque. Hier il a repéré au bas de celle-ci deux blocs de pierre dont la position lui a paru curieuse. Dans l'excitation générale personne n'y a fait attention. Toute la nuit l'image de ce bas de mur est venue distraire sa fatigue. Depuis longtemps déjà il est obsédé par une idée, une intuition plutôt : il n'ose proposer une hypothèse tant il dispose de peu de raisons objectives d'avancer sur ce terrain. Rien ne peut laisser supposer l'existence d'un couloir partant de la chambre mortuaire et pourtant... il faut bien que ce couloir existe. Ce serait le seul moyen d'expliquer la présence de la tombe récemment mise à jour à une trentaine de mètres d'ici. Sans ce couloir l'existence de cette tombe relativement isolée n'est guère compréhensible.

L'archéologue sourit au surnom que les ouvriers du chantier lui donnent : Héka, du nom de ce dieu-enfant qui personnifie l'énergie mystérieuse dont les dieux sont porteurs. Il sait que tous saluent ainsi sa prodigieuse vitalité, sa ténacité, sa volonté

insatiable de savoir, de comprendre qui parvient à obtenir de chacun le maximum. Il sait aussi que son obstination est parfois jugée excessive, que son autorité finit par agacer les plus fidèles. Et il sait encore qu'une rumeur persistante n'a de cesse de rappeler son grand âge. Il est pourtant solide et même si parfois il a le sentiment de quelque confusion, il ne perd pas la tête. Il travaille depuis presque soixante dix ans sur ce site. C'est lui qui l'a fait en quelque sorte et il reste beaucoup à faire. On ne lui a pas encore suggéré de passer la main mais il remarque bien qu'on manifeste moins d'empressement à lui fournir ce dont il a besoin en hommes et en matériel pour poursuivre ses travaux. Dans le cas présent, il préfère de toute façon être seul pour effectuer une petite vérification avant de faire quelque proposition que ce soit. Dieu sait s'il en a eu des projets fous, et son équipe a déplacé des montagnes avec lui ! Le vieil archéologue est un véritable homme de science et il sent combien son intuition est absurde, mais rien ne peut le détourner de cette supposition qui fait violence à tous les raisonnements et balaie toutes les objections. Il veut voir par lui-même, maintenant.

Il pose sa canne le long de la paroi, sous les pieds de Thot le sage, l'inventeur de l'écriture qui notait les opérations présidant à la pesée des âmes. « Vieux fou... si on te surprend maintenant... tu es ridicule... ». Accroupi, il palpe de ses doigts ridés le joint qui sertit le premier bloc de pierre. Au toucher le mélange sableux est friable, presque poussiéreux. « Tu en as fait des discours... tu

en as donné des conseils à des cohortes de jeunes chercheurs... toujours le même leitmotiv... vous êtes des scientifiques, en archéologie on ne cherche que ce qu'on sait devoir trouver... » Le vieil homme sort de sa poche un petit burin et attaque le joint au haut de la pierre. Il sait commettre là une violation grave de ses propres règles. Aucune photographie des lieux n'a encore été prise, aucun échantillon du mélange utilisé pour sceller les blocs entre eux n'a été relevé. Il n'empêche, il travaille par petits coups précis, rapides, retrouvant une fois encore la sûreté du geste souvent pratiqué et l'émotion qui l'accompagne, faite d'excitation et d'un puissant sentiment de certitude. Il a déjà dégagé trois côtés et, impatient, il presse le rythme pour décoller la base de la pierre. La poussière s'accumule en petits monticules tendres devant les genoux de l'archéologue qui achève de dégager le deuxième bloc. Dès qu'il a terminé il range son burin dans la poche de sa veste. C'est un outil qu'il utilise depuis le début de sa carrière et qu'il ne prête jamais à personne. Parfois sa femme se moque de lui parce qu'il le garde même lorsque qu'il réside en France. Dans le métro, dans l'appartement chic où sa femme règne sans complexe, son burin ne le quitte pas. De toutes les façons il va de moins en moins souvent à Paris et elle ne se déplace plus au Caire. Elle déteste au moins autant l'Égypte que lui ne peut se passer d'elle.

Il a descellé entièrement les blocs. Le moment est venu de les dégager. Son coeur s'emballe, une angoisse le saisit et explose en mille fresques éclatées jetant pêle-mêle dieux et défunts dans un

tourbillon désordonné. Au dessus de sa tête la plume de Maat frémit sur le plateau de la balance. Le vieil homme murmure les seuls mots dont il se souvient en cet instant : « Aujourd'hui la mort se tient devant moi comme un parfum de myrrhe, comme un repos sous la tente aux heures de brise... aujourd'hui la mort se tient devant moi et m'attire comme la vue de sa maison pour celui qui si longtemps a été prisonnier. » C'est le chant d'un poète vieux de quatre mille ans pour commencer l'ultime voyage dans l'au delà. Posant à plat ses deux mains sur les pierres, l'archéologue pousse les blocs doucement, sans effort. Toujours à genoux, il franchit le passage qu'il vient d'ouvrir. Là, en face de lui, Isis, qui ouvre ses ailes pour accueillir les âmes détachées de la vie terrestre...

L'équipe des contremaîtres et dessinateurs est venue au grand complet. Ils ont cherché le professeur partout et ne l'ont pas trouvé. Ils ont repoussé le plus possible le moment de descendre sachant l'insistance de celui-ci pour être présent au moment des relevés qui doivent être effectués. Ils ont finalement décidé de commencer les premières mesures sans lui. A l'entrée de la pyramide le soleil crache une chaleur insoutenable et les hommes frissonnent en pénétrant dans le couloir. Ils n'ont guère le temps ni l'envie de s'arrêter pour contempler les fresques et ils se dirigent directement vers la chambre funéraire. Les premiers arrivés sortent le matériel, appareils photographiques, pochettes pour les échantillons, feuilles de dessin, instruments de mesure.

Chacun a une tâche bien définie à accomplir et bientôt tous s'y consacrent avec une attention sans faille. Les gestes sont précis, sans ratés, rodés par des années de pratique.

Sur le mur face à l'entrée de la chambre funéraire, Anubis pèse le cœur des défunts dans une lumière douce et irisée. À ses pieds quelques petits monticules de poussière fine, si fine qu'elle est comme une caresse pour le regard. Et personne, pourtant, ne les voit. »

Troublée, Thérèse repose le livre. La nouvelle, parce qu'il faut bien que ce soit de cela qu'il s'agit, lui laisse une profonde impression d'irréalité. Dans le même temps elle se sent emportée, bien plus en tout cas par ce petit morceau de fiction que par tout ce qu'elle a lu précédemment.

Trois jours plus tard Thérèse est à l'aéroport, un billet d'avion pour l'Égypte en poche. « Si au moins je savais vraiment ce que je vais chercher là-bas... ».

Françoise Chauvelier, 24 novembre 2003

« La musique serait le chemin magique d'accès au monde du mythe »
A propos de Lévi-Strauss dans « Manger le livre » de Gérard Haddad, 1984

LA VIE EST UNE LÉGENDE

Dans le royaume des Ténèbres le dieu Hadès dort. Que peut-t-il faire d'autre en ces mois de soleil, alors que celle qu'il aime vaque à ses occupations agraires, là où la terre rit sous l'abondance de ses blés ? Cerbère a posé ses trois têtes de chien aux crinières de lion sur les pierres glaciales bordant la rivière qu'aucun mort ne franchit, et Charon, le fidèle nocher, attend dans sa barque en somnolant, tout son corps suspendu à la gaffe inutile. Aujourd'hui encore l'avare a l'impression qu'il n'aura pas même le plaisir de refuser le passage à un pauvre mort désargenté. De son côté Hermès erre l'âme chargée de songes qu'il ne sait où poser, comme si les dieux n'avaient guère de messages à transmettre et les hommes guère l'envie de mourir en ces temps clairs de printemps. Rien ne semble devoir secouer la torpeur qui règne dans le monde d'Hadès. Ni la cynée dont celui-ci se coiffe pour se rendre invisible ni les cris déchirants des tourmentés ne l'amuse plus

depuis longtemps. Hadès s'ennuie en son royaume souterrain. Décidément la mort n'est plus ce qu'elle était ! Même l'haleine des Erinyes ne brûle qu'avec tempérance et leurs chevelures de serpents pendent sans vigueur.

Mais soudain l'eau du Styx s'agite. Cerbère grogne, le poil hérissé ; Hermès chaussé de ses sandales ailées disparaît dans l'instant, pareil à une brise légère. Charon se frotte les mains et pousse sa barque jusqu'à l'autre rive. Dans la pénombre du souterrain le corps d'une très jeune femme est allongé. La morsure d'un serpent est fichée dans la blancheur de sa cheville. Baiser rouge et intime elle marque l'ultime et malheureuse fin de cette poursuite amoureuse qu'Aristée fit subir à la belle dont l'âme, infime souffle d'air, s'attarde maintenant au-dessus de la tête sans vie.

Eurydice est là. Eurydice n'est plus.

&&&

Zeus règne dans les cieux et Poséidon dans les océans. Sur la terre, un homme, mais n'est-ce pas déjà un héros, un homme pleure Eurydice. Rien ne vient apaiser son désespoir. Il hurle, il gémit, il implore mais aucun son ne sort de sa bouche. Il oublie

les beautés de sa patrie qu'il chantait hier encore pour couvrir les voix séductrices des Sirènes lors de son retour de l'expédition des Argonautes. Il n'a plus mémoire des lois qu'il a données aux hommes pour orchestrer cette harmonie entre eux sans laquelle la vie leur est impossible. Il ne sait plus qu'à sa voix les fauves s'apprivoisent, les rivières s'arrêtent de couler et les rochers s'attendrissent pour écouter la nature suspendue à ses propres respirations. L'absence d'Eurydice est plaie ouverte et palpitante en son cœur.

Fou de douleur Orphée se perd. Devant son regard vide et halluciné, toutes les têtes coupées que l'histoire offrira à l'humanité défilent en un manège dément. Il voit Salomé impudique et lascive qui dansera puis donnera un baiser sans amour à Jean-Baptiste décapité. Il voit Denis portant sa tête sereine après avoir subi sans faillir les pires tortures. Il voit Louis XVI. Il voit Louis XVI qui, ne sachant écouter les mots de la liberté mourra guillotiné pour laisser sa place maudite de condamné à Robespierre qui, à son tour, ne croira qu'en la Terreur. Et tant d'autres encore, dont les derniers mots seront de haine et de désespoir.

Quelques heures plus tard Orphée sort de ses cauchemars. Décidé à ramener Eurydice à la vie il se saisit de sa lyre et prend le chemin des Enfers. Avec les sons de son instrument il couche Cerbère, il calme les damnés et apaise le juste courroux des

Erynies déchaînées. Charon est médusé par le charme opéré sous ses yeux quand Hadès lui-même consent à recevoir le poète et lui accorde la vie d'Eurydice, une deuxième vie pour laquelle il ne pose qu'une condition : que jamais durant le voyage de retour vers le monde des vivants Orphée ne se retourne pour regarder sa bien-aimée. Étrange condition qui dit déjà tellement du malentendu des rencontres amoureuses. Mais Orphée promet, dans la hâte.

Le chemin est long qui mène à la lumière et dans la nuit Orphée oublie. Il oublie sa promesse, il oublie sa passion et n'en garde que l'impétuosité, il oublie combien est puissante la perfidie du dieu des Ténèbres. Alors, il se retourne. Eurydice disparaît aussitôt dans cet espace mortel que le regard d'Orphée posé sur elle a dessiné. Le monde des Ombres se referme définitivement sur la plainte tardive du poète. De l'amour n'aurait-il pas mieux valu écouter le pas ?... L'oreille dit tant à celui qui a les yeux fermés. Mais il est trop tard.

&&&

Orphée se meurt à son tour. De désespoir ? Certainement. De la sévérité de Zeus mécontent du dévoilement des Mystères qu'Orphée a offert aux hommes ? Peut-être. De la main des Bacchantes mortifiées de n'avoir pas été remarquées par le poète

musicien ? Probablement. À leur tour prises d'une subite folie exaltant leur désir, les femmes de Dionysos laissent derrière elles le corps démantelé d'Orphée. Sur l'herbe de quelque clairière une main repose, frémissante encore des dernières notes jouées sur la lyre maintenant brisée. Un peu plus loin dans le torse immobile d'Orphée, le coeur a cessé de battre et l'ombre d'une épaule se penche sur un narcisse dolent. C'est un désordre horrible que ce corps déchiqueté dans l'immense silence de la nature.

Cependant on devine le murmure d'une mélodie que les rives se renvoient en plaintes sourdes. La tête d'Orphée jetée dans les flots du fleuve commence un long et beau voyage. Son chant s'élève et transforme l'immonde démembrement en un vaste lieu de résonance pour d'autres amours et d'autres vies. Il rend possible toutes les poésies à venir, il prépare des musiques encore inexistantes. Et souvent depuis, les rossignols chantent plus clair, les fauves s'adressent aux dieux et les dieux écoutent les hommes.

Souvent, mais pas toujours.

Françoise Chauvelier, 15 janvier 2004

Petit glossaire pour « la vie est une légende »

Aristée : fils d'Apollon et fou amoureux d'Eurydice.

Bacchantes (ou Ménades) : femmes qui prennent part aux cérémonies orgiaques de Bacchus. Tombent en extase et dansent alors sans aucune retenue. Mangent la chair des animaux sauvages pour entrer en contact avec le dieu.

Cerbère : chien sauvage à trois têtes qui garde la porte des enfers.

Charron : nocher (qui circule en barque) faisant traverser le Styx, un fleuve terrible aux morts arrivant dans les enfers.

Cynée : coiffe qui rend invisible Hadès.

Denis: Premier évêque de Paris, martyr dont on dit qu'il avait pour attribut sa tête qu'il tenait dans ses mains après sa décollation.

Erinyes : au nombre de trois elles sont nées des gouttes de sang d'Ouranos émasculé par un de ses propres enfants (Cronos). Elles veillent à l'équilibre de l'univers et au maintien de l'ordre moral. Elles ont des yeux rouge sang, des cheveux de serpents et une haleine brûlante.

Eurydice : une nymphe c'est-à-dire une divinité de la nature ; elle passe son temps à danser dans les bois et les prairies...comme ses comparses.

Hadès : dieu des enfers régnant dans le monde souterrain.

Hermès : messager des dieux, dieu du vent et de tous les phénomènes liés à l'air.

Louis XVI: déchu en août 1792 à la suite de l'insurrection de la commune de Paris ; son procès commence en décembre et s'achève le 21 janvier 1793 d'un coup tranchant.

Orphée : le profil même du héros. Il donne à l'homme qu'il est une dimension quasi divine et ce malgré, ou grâce à son échec pour ramener Eurydice des enfers. Poète, musicien, législateur, il rédige de nombreux textes en vers, textes de lois, règles de diététique entre autres (il condamne l'anthropophagie). Orphée diffusa une partie des mystères d'Égypte en Grèce. L'orphisme est la pratique d'une morale ascétique en vue de la purification de l'âme et de sa libération du corps.

Poséidon : dieu des océans.

Robespierre : « Il faut faire régner la liberté par la terreur »... et sa tête roula à son tour dans un panier le 27 juillet 1794.

Salomé : princesse juive, fille d'Hérodiade. Elle dansera pour Hérode et, conseillée par sa mère, demandera en récompense la tête de Jean-Baptiste sur un plat d'argent.

Zeus : dieu du ciel et maître du monde.

Françoise Chauvelier, 15 janvier 2004

CHOLESTÉROL ET PETITES PÉPÉES

- Chut, c'est Morgane au bout du fil. Allô ! Parle plus fort, je ne t'entends pas bien. Où es tu ?

- ...

- C'est incroyable, tu vas te marier ? Quand me le présentes- tu ?

- ...

- Moi ça va, enfin tu sais ce que c'est, débordée comme d'habitude. Un Égyptien tu dis ? Et il est beau ! Tu en as de la chance, tu dois être folle de joie.

- ...

- Te souviens- tu quand on partait en chasse de l'homme idéal ? C'était bien une idée de midinettes. Il n'empêche, on avait du succès.

- ...

- Quoi, à Londres ! Et qu'est- ce qu'il fait ton prince oriental ?

- ...

- Il n'est pas oriental pour un sou ? Moi qui trouvais ça tellement romantique.

- ...

- C'est bien joli mais avoue que c'est tout de même un peu dommage. On s'était promis de l'exotisme à tout prix et voilà que tu te dégotas un chercheur à ton tour, un type parfaitement occidentalisé. Et le charme de l'Orient dans tout cela ?

- ...

- D'accord, mais entre le choc des cultures et une totale conformité de vos goûts et de vos de valeurs, il y a des intermédiaires, non ?

- ...

- Oui, c'est vrai. Tu sais je regrette même parfois que Victor et moi nous travaillions sur des sujets similaires. On est tenté de mélanger boulot et vie privée et...

- ...

- En effet ! Mais c'est très proche. Remarque, il va pouvoir s'occuper des statistiques ! Tu détestes !

- ...

- C'est vrai ? Méfie-toi, il pourrait t'emprunter plus que ça. Te souviens-tu de nos cours de lettres sur Willy l'imposteur... non l'exploiteur. Tu décrochais toujours la meilleure note parce que la prof était une féministe convaincue, et que tu étais la plus virulente d'entre nous pour défendre la cause de Colette.

- ...

- Que veux tu, tu es amoureuse c'est pour cela !

- ...

- Je plaisante... De toutes façons je ne t'ai jamais imaginé renoncer à ta vie par fascination pour des moeurs par trop différentes des tiennes. Non, ce qui me tue c'est ta décision de te marier. Je m'attendais à tout mais pas à cela.

-

- D'accord, le 25 juin. Oui, nous y serons, compte sur nous. Je t'embrasse fort fort. Au 25, je n'oublie pas.

xxxxx

Pour être une belle noce, ce fut une belle noce. La mariée, très sobre dans sa robe empire, semblait portée par une félicité sans limite. Son époux avait un profil d'aigle que tempéraient des yeux d'une douceur telle qu'ils en paraissaient presque féminins. Les mets étaient raffinés et si exquisément présentés que les convives hésitaient avant que d'en déranger l'harmonie. On dansa avec une sobriété qui acheva de convaincre les invités qu'il ne s'agissait pas là de verser dans quelques frénétiques débordements auxquels la plupart des gens se laissent aller dès l'instant où leur éducation ne les contraint plus suffisamment. Le jeune couple valsa les yeux dans les yeux comme tous les amoureux pour lesquels leur amour seul suffit à leur bonheur. Un moment Charlotte aperçut la mère du marié qui entraînait sa belle- fille dans un coin. Toutes deux

parlèrent longuement et Charlotte conçut une vague jalousie de cette intimité dont elle était exclue.

- Eh bien Charlotte, tu rêves ?

- Non je me demande juste ce qu'elles peuvent se raconter.

- Comme toutes les mères... Elle doit prodiguer les douces paroles d'une femme confiant son petit à une autre, tu sais, ces propos qu'on oublie vite mais dont chacune d'entre nous est avide en pareille situation, les maniaqueries attendrissantes, les préférences alimentaires... Tu vas voir, Morgane voudra lui mitonner des petits plats. D'ailleurs il est très gourmand paraît-il, avec une prédilection pour les cuisines riches. Mais ce n'est pas à toi que je vais apprendre que nous tenons nos époux comme cela ! Sans compter que la nourriture de l'institut est loin d'être géniale et qu'il y a bien huit ans qu'il s'y adonne.

- C'est curieux tout de même que Morgane ne m'ait jamais parlé de ce type avant.

- Elle est discrète, c'est tout.

- Je le sais bien, mais c'est ma meilleure amie.

xxxxx

- Les mariages sont toujours un peu tristes, tu ne trouves pas ?

De Charlotte Victor ne voit que le profil avec sa drôle de frange qui bombe sur son front, lui donnant une allure un peu boudeuse voire têtue, selon les circonstances.

- Pourquoi dis- tu cela ? C'était une belle fête, non ?

- Oui mais... Nous sommes des amies si proches, nous faisons tout ensemble. J'ai l'impression que nous partons sur des chemins différents maintenant.

- Ah ma Poupée a un coup de blues ! Sais- tu que Morgane a dû connaître enfin un sentiment identique au nôtre quand nous avons convolé en justes noces ?

- Qu'est- ce que tu racontes ?

- Reconnais- le, tu ne l'as pas vue depuis un bon bout de temps et son plaisir d'aujourd'hui ravive ta nostalgie.

- Ma nostalgie ? De quelle nostalgie parles- tu ?

- Allons ne te fâche pas ! Je te sens toute remuée. Tu ne serais pas un peu jalouse...

- Tu dis n'importe quoi !

- Je ne crois pas Poupée... La passion s'use, ne le nie pas, le spectacle de jeunes amours égratigne les coeurs, même les mieux accrochés. La longévité dans ce domaine n'a pas la vie facile et pourtant, c'est le plus important.

- ... C'est vrai... Tu m'aimes toujours ?

- Bien sûr Poupée, je t'aime. C'est d'ailleurs l'idée de cette certitude qui te dérange. Tu n'y retrouves pas ton compte de passion. Alors, de temps à autre, tu redeviens l'idéaliste que tu étais dix ans auparavant. Allez, je ne leur donne pas plus de deux printemps pour se sentir installés à leur tour.

- Tu es atroce !

- Non, réaliste tout au plus. C'est à la durée qu'on verra ce que devient leur mariage. Entre habitude, résignation et indifférence l'émotion a toujours du mal à trouver sa place.

- Et toi tu y arrives ?

- Bien sûr Poupée j'y arrive. Plus ou moins, mais j'y arrive.

xxxxx

- Morgane ne m'a toujours pas donné de nouvelles. Ça va faire quatre mois !

- Le temps passe vite pour tout le monde. Qu'est-ce qui te fait penser à elle aujourd'hui ?

- Je l'ai appelée. C'est bizarre, personne n'a répondu. Pourtant elle m'avait dit qu'elle se garderait encore la soirée de lundi, comme autrefois. Quand on n'était pas ensemble on s'appelait. Un vrai rituel, que rien ni personne n'a empêché.

- Tu oublies tout de même les années passées de chaque côté de l'océan. Puis elle est mariée maintenant !

- Je ne vois pas le rapport. Elle pourrait au moins me téléphoner et me raconter un peu.

- Tu as l'air d'estimer que quatre mois c'est suffisant pour éponger les joies du mariage.

- Tu es bête, je n'ai pas dit cela.

- Je te taquine. Ne sois pas morose, ce n'est pas un drame !

- Je te fais juste remarquer je n'ai pas de nouvelles depuis son mariage.

- Bon alors que veux-tu dire ? Qu'elle oublie ses amis ? Qu'elle prend de la distance par rapport à toi ? Et si cela était, est-ce si étonnant, bizarre comme tu dis ? Allons Poupée, tu imagines quoi ? Ta Morgane vit sa vie tout simplement, j'en suis sûr. Je sais ce que tu vas me rétorquer... Pas une amie comme elle, on est comme les deux doigts de la même main, on s'est toujours tout raconté, on a fait toutes nos études ensemble, on était amoureuse des mêmes garçons etc.

- Décidément je ne peux rien te dire, il faut toujours que tu...

- Là tu frises la mauvaise foi. Je veux juste te consoler.

xxxxx

Aux mois ont succédé les années. Charlotte a rappelé Morgane à plusieurs reprises sans retrouver la complicité qui les liait autrefois. Morgane répondait avec placidité ou résignation, comme sous le poids d'une contrainte dont elle taisait tout, malgré l'insatiable curiosité de Charlotte. Parfois Morgane était absente et le prince oriental répondait avec ce ton d'exquise politesse qui coupait court à toute familiarité ou à toute velléité de rapprochement. Peu à peu Charlotte a cessé d'appeler.

Des années de silence ont superposé leurs voiles légers sur les vies divergentes des deux amies. Sans même s'en rendre compte

Charlotte a fini par ne plus prononcer le nom de Morgane. Victor s'est bien gardé de le lui faire remarquer, ayant l'intuition que Morgane n'était pas oubliée, seulement mise dans un coin en jachère de la mémoire de Charlotte. Celle-ci d'ailleurs évoquait beaucoup moins sa jeunesse et ses amis d'alors. Somme toute, il lui en restait si peu ! Et ce temps passé finissait par faire beaucoup d'années de plus à porter, ça n'engage pas forcément à la sérénité.

xxxxx

Puis un jour, un jour de pluie qui fait soleil, un soleil d'orage sombre et menaçant, Morgane appelle, voix basse et chuchotante qui déroute Charlotte. Rendez-vous est pris dans une blanchisserie éloignée où Morgane doit se rendre pour récupérer son linge. Morgane serait revenue sur Paris ?

Charlotte croit se souvenir que la blanchisserie se situe dans un quartier de banlieue, un de ces vagues lieux sans âme où les amants craintifs se rencontrent à la sauvette, entre deux mètres. Mais elle n'a guère le temps d'interroger son amie. La communication est interrompue brutalement. Il reste à Charlotte un lieu, une date, une heure. Et une semaine à broder tous les scénarios possibles autour de cet étrange rendez-vous.

Morgane parle et parle encore, un énorme flot saccadé qu'aucune question ne parvient à interrompre, une vie d'enfer de laquelle

surnage un seul droit, celui de poursuivre son travail, coincée de force dans une vie recluse où ni les amis ni les sorties n'ont de place. Son mari ne lui autorise aucun loisir hors de la maison.

- Tous les ponts avec mon passé sont coupés, sanglote Morgane.

Charlotte découvre avec stupeur l'ampleur de la détresse de cette femme. L'amitié si longtemps en sommeil remonte à la surface à gros bouillons.

- Mais enfin Morgane, tu ne peux pas laisser durer cette situation. C'est intolérable. Passe encore les interdictions de sorties seule, si tu tiens à excuser l'inexcusable, mais tu dois pouvoir revoir tes amis, les recevoir chez toi. Vous n'avez même pas d'enfants pour justifier que tu restes cloîtrée comme ça. Réagis Morgane, il faut que tu le quittes, cet homme !

- Non je ne pourrais pas.

- C'est stupide enfin. Séparez-vous, au moins pour un temps.

- Je n'oserais jamais. Sa mère est toujours à la maison. Dès que je rentre un peu tard parce que j'ai été retenue au labo, elle fait des remarques, insidieuse. Elle attend le retour de son fils avant de rentrer chez elle, comme si elle craignait que je ne me sauve. Et lui, lui... Il me fait peur... Il me tuerait si je partais.

- Tu es folle Morgane. Je ne te reconnais plus !

- Il faut que je rentre Charlotte, il est déjà très tard. J'ai dit que j'en avais pour peu de temps, que je faisais juste l'aller-retour pour récupérer mon linge.

Les deux femmes s'étreignent, l'une s'accrochant à l'autre comme à une bouée qui s'éloigne devant un nageur épuisé, l'autre stupéfaite face à cette révélation d'un quotidien qu'elle n'a pas du tout imaginé et à l'absence totale de réaction de son amie.

- Quitte-le Morgane, divorce, il est encore temps ! Tu ne peux pas continuer à vivre cette vie là.

Charlotte revient bouleversée de l'entrevue. Elle n'en dit mot à Victor, reprend ses activités et tente d'oublier la violence des confidences de son amie. Plusieurs fois elle essaie de téléphoner mais ses appels sonnent dans le vide. Ou une voix féminine lui répond. Si Charlotte demande à parler à Morgane, on lui dit qu'elle est absente. A d'autres moments Charlotte raccroche doucement, mettant un terme au terrible silence que la communication ne fait que souligner. Dans ce cas, Charlotte se sent oppressée, elle a des difficultés à apaiser sa respiration comme si elle s'était rendue coupable d'une faute grave en ne déclinant pas son identité à celle qu'elle suppose être la belle- mère, cette marâtre terrible veillant à la bonne conduite de Morgane selon les règles d'un autre âge.

- D'un autre âge ou d'une autre culture se demande Charlotte ?

xxxxx

Les saisons se succèdent et peu à peu Charlotte se laisse entraîner par le soleil d'un nouvel été ou la froideur d'un temps de neige. Victor et elle ont projeté un voyage en Italie comme il y a...

- Vingt ans songe Charlotte. Oui, nous vivons ensemble depuis vingt ans. Ça commence à faire et pourtant j'ai souvent l'impression que nous nous connaissons depuis... à la fois toujours et depuis hier. C'est drôle. Je me demande ce que devient Morgane. Nous ne nous sommes pas revues depuis cet après- midi à la blanchisserie. Quel gâchis sa vie ! Elle qui était si heureuse de se marier...

À l'instant le téléphone sonne. Charlotte sursaute et court décrocher, le coeur battant.

- Allô ?

- ...

- C'est toi Morgane ? ! Tu te rends compte je pensais justement à toi et l'improbable se produit, tu m'appelles au même moment. Après tout ce silence !

- ...

- Que deviens tu, comment vas-tu ? Et lui ? Tu l'as quitté ton prince arabe ?

- ...

- Quoi ? Je ne comprends rien Morgane, expliques-toi clairement. Tu travailles à ça ?

- ...

- Morgane calme-toi. Que veux- tu dire quand tu dis « travailler à ça » ?

- ...

- Il est malade ?

- ...

- Ah du cholestérol ! Et alors ? Ce n'est pas mortel !

- ...

- Son père en est mort ? On peut en mourir ?

- ...

- Ta belle- mère surveillait tout ce que tu cuisinait ? Et elle est où maintenant ta belle- mère ?

- ...

- Morte aussi ! Je suis désolée. Et de quoi ?

- ...

- Ah, je la croyais plus jeune. Alors depuis, tu cuisines à ton idée ?

- ...

- C'est délirant !... Des plats en sauce ! Bien gras ! Tu vas le...

- ...

- Non je ne te juge pas mais on ne tue pas quelqu'un pour ça... Enfin je veux dire, ce genre de situation. Et puis ça va durer encore des années et des années ton histoire. C'est de la folie Morgane, ressaisis-toi.

Quand Charlotte raccroche, elle est épuisée. Morgane lui a semblé complètement euphorique, excitée, tout à son délire

culinaire comme si elle ne mesurait ni la gravité de ses intentions ni le peu de chance - si on peut dire - de leur succès.

xxxxx

Victor plaque un dernier accord sur le piano.

- Tiens j'ai oublié de te dire, Morgane a appelé.

- Morgane ? ! Alors raconte !

- Elle vient de sortir un livre, l'étude de l'activité neuronale en termes de temps chez les patients aphasiques... ou le contraire, je ne sais plus. De toutes façons c'est une histoire de millisecondes et de genre. Il paraît qu'il faut 370 millisecondes après la présentation d'une image pour que la réponse motrice se mette en place et en plus, cette réponse est influencée par le genre du mot concerné. Moi je vais me taire à tout jamais, parce que si je commence à imaginer ce qui se passe quand ...

- Victor ! Je me fiche de tout cela. Raconte pour Morgane. Où, quand, comment ? Tu es insupportable.

- Doucement Poupée ne t'énerve pas ! Je te raconte justement.

- Tu sais très bien ce que je te demande.

- Elle est seule en effet maintenant, si c'est ce que tu veux savoir.

- Quoi ? !

- Elle s'est installée dans un petit studio, près de son labo, dans Paris, et elle travaille, elle passe son temps à ça.

- Comment, elle est seule ?
- Ben... fini le prince arabe. Il paraît que ça s'est passé sans problème et...
- Tu ne veux pas dire qu'elle l'a...
- Si justement elle l'a...
- Mais c'est fou ! Tu te rends compte... c'est complètement fou... Morgane a fait ça !
- Oui et en douceur paraît-il. Il n'a rien...
- Victor, ce n'est pas possible.
- De quoi parles-tu donc, à la fin ?
- Morgane a...
- Oui, ils se sont séparés ! Je ne vois pas pourquoi tu te mets dans cet état, ce n'est pas un drame nécessairement, que je sache.
- Ah...
- Mais à quoi pensais tu d'autre ?
- Tu sais bien, son projet de le,... enfin tu te souviens de ce qu'elle m'avait dit à propos de la cuisine qu'elle lui préparait et...
- Mais que tu es bête. Non c'est beaucoup plus simple. Des voisins bien intentionnés lui ont appris qu'il recevait des maîtresses quand elle était absente de chez eux. Ils se sont séparés, à l'amiable en quelque sorte. Tu vois, ce type avait intégré quelques valeurs occidentales malgré les apparences ! Il n'a rien contesté et chacun est parti de son côté, sans histoire. C'est ce que tu avais conseillé à Morgane, non ?

- Victor tu m'as fichu une peur bleue. Tu ne pouvais pas le dire tout de suite !
- Parce que tu y as cru un instant à ce projet d'intoxication alimentaire ? Comme elle est naïve ma petite Charlotte ! Il lui aurait fallu au moins toute une vie à ton amie pour parvenir à ses fins !
- Tu crois ? Vraiment ?
- Et encore ! Au fait, elle m'a laissé son numéro de téléphone pour que tu la rappelles.
- D'accord, je la rappellerai. Pas maintenant, plus tard... Peut-être...

Françoise Chauvelier, 26 mars 2004

SANS ARME NI MOT

Une clarté rose caresse la surface de la rivière et butte contre les premiers escarpements de la montagne se profilant au loin. Un vol d'oies sauvages tourne autour d'un marécage au-dessus duquel la brume s'effiloche en glissement infime, étoffe légère qu'une main cachée retire doucement pour dévoiler la pureté de l'air. Mi Yung assiste à la scène chaque matin avec le même émerveillement. Levé dès les premières lueurs du jour il part glaner entre les roseaux. Personne ne lui dispute ses trouvailles si ce ne sont parfois les grues que l'hiver a poussées depuis la Sibérie jusque sur ce bout de terre abandonnée des hommes. Jamais aucun lieu n'a semblé tant mériter ce nom de « Pays du Matin Calme », que cet endroit où Mi Yung a décidé de mettre un terme à sa fuite après plusieurs jours de course folle. C'était il y a bien longtemps, Mi Yung est incapable d'en dire beaucoup plus...

Il était parti, fou de rage, sous les malédictions de son père et les suppliques de sa mère. Il n'avait pas même eu le temps d'aller dire au revoir à sa petite fiancée, pressé par le bruit des bottes dans la ruelle. Il avait fui par la porte arrière de la maison, prêt à tout pour ne pas se laisser enrôler dans l'armée, la tête pleine de fureur et de mots ravalés qu'il rabâchait encore des jours plus tard, alors qu'il se cachait dès le lever du soleil et ne se déplaçait qu'à la faveur des nuits. Il voulait éviter les contrôles militaires constants en cette période d'après-guerre avec la Corée du Sud. Au Nord, tous les discours du pouvoir visaient à endoctriner et les jeunes gens qui désertaient ou refusaient de prendre les armes devenaient des ennemis du peuple. Tout était mis en oeuvre pour les retrouver, pressions sur les familles, patrouilles dans les villages, visites surprises dans les rares lieux de rassemblement de la jeunesse. Le père de Mi Yung payait cher son statut de lettré et il était régulièrement soumis à des interrogatoires publics. Un parent éloigné avait trouvé pour Mi Yung un petit boulot qui devait lui permettre d'échapper aux violences du régime que l'armée faisait subir à ses nouvelles recrues. Mais Mi Yung avait refusé, objectant l'impossibilité de revoir son amie d'alors, une longue jeune fille silencieuse qu'il n'osait toucher de peur de la casser comme ces minuscules bibelots de verre qu'il voyait dans les vitrines des magasins d'Etat. Personne n'avait jamais besoin de ces choses-là, il n'empêche on les y trouvait ; la poussière s'accumulait dessus, tant qu'on les oubliait au fond de ces successions de pièces vides.

Aujourd'hui Mi Yung a des difficultés pour se souvenir des traits du visage de sa petite fiancée. Insidieusement sa mémoire les a lâchés, les uns après les autres, au fil du temps qui passe. Qu'importe maintenant, c'est ici qu'il lui faut vivre, dans cette zone démilitarisée, cet immense couloir de deux cent cinquante kilomètres où les soldats du Nord et du Sud sont face-à-face, cette frontière matérialisée par des dizaines de pancartes jaunes, une haie surmontée de fils de fer barbelés et ces terribles postes de garde qu'il a dû éviter avant de trouver refuge près des marécages et des forêts. Un véritable miracle que le succès de cette entreprise hallucinante qui consistait à aller là où personne n'aurait jamais l'idée de le chercher ! En se lançant ainsi dans les griffes du loup, Mi Yung savait qu'il risquait sa vie mais ce qu'il savait aussi, c'est qu'il serait sauvé si son entreprise réussissait. Depuis, Mi Yung avait eu bien des occasions de se demander de quoi il était vraiment sauvé. Puis les doutes aussi avaient fini par s'éteindre. Il avait réellement failli mourir quand il avait traversé l'immense espace truffé de mines, seul moyen de rejoindre la forêt toute proche. Aussi vivait-il maintenant avec bonheur des journées calmes, partageant son temps entre la quête de nourriture, l'entretien de sa hutte et la confection de quelques vêtements à partir des végétaux dont il avait déjà eu le temps d'évaluer la solidité et l'imperméabilité. Il pleuvait souvent. Jamais auparavant Mi Yung n'avait pris à ce point conscience de la froideur des hivers succédant à la fraîcheur apportée par les typhons d'août. Il

avait découvert la difficulté de se protéger contre les vents glacés poussés depuis le nord et qui amenaient les neiges. Il avait dû apprendre aussi à se préserver de l'humidité en se déshabillant dès que les premières pluies de printemps faisaient leur apparition.

Son corps avait beaucoup changé durant toutes ces années. Arrivé frêle encore, il est maintenant noueux, résistant, rapide, prompt à réagir au moindre bruit anormal, vigilant y compris dans son sommeil. Les premiers temps Mi Yung s'astreignait à une discipline intellectuelle pour ne perdre ni la mémoire des mots ni le goût de ceux-ci. Chaque jour il s'imposait le récit d'une histoire, de préférence une de ces histoires que son père racontait le soir avant le coucher. Cependant, très vite, il s'aperçut que ses souvenirs étaient beaucoup trop approximatifs et que seuls lui revenaient à la bouche les slogans appris à l'école et tant détestés. Il n'y était question que du Grand Leader, de la supériorité du Nord sur le Sud, de la loyauté envers la révolution, des armes mises au service de la paix de la Patrie. Mi Yung songeait alors à son père et à la tristesse qu'il avait de savoir combien son propre fils était endoctriné.

Alors il décida de renoncer à tout exercice et depuis qu'il était arrivé ici, il n'avait plus jamais prononcé le moindre mot à voix haute.

Tranquillement le paysage se consacre à l'arrivée d'une nouvelle saison. Mi Yung imagine déjà le printemps, qui multiplie les iris

setosa et joue dans leurs pétales violines au bord des étangs ; puis l'été et enfin l'hiver qui ramène les couples d'aigles dorés habitués à ce bout de terre qu'ils scrutent en quête de leurs proies préférées, ces minuscules rongeurs oublieux des dangers venus du ciel. Un jour Mi Yung a assisté de très près à la saisie d'une musaraigne qui s'était laissée aller à musarder entre les mottes de terre, s'arrêtant un instant, repartant dans une autre direction pour glaner quelques graines supplémentaires et les emporter dans sa galerie. Juste au moment où les serres de l'oiseau s'étaient refermées sur le corps du rongeur Mi Yung avait entendu un craquement. Longtemps celui-ci résonna dans ses oreilles après que le rapace ait disparu avec sa proie chicotante.

Mi Yung a fabriqué des pièges et il repère les endroits judicieux où les poser. Il a retrouvé sans effort les gestes de son enfance braconneuse, la dextérité nécessaire au maniement de la fronde dont le manche poli par l'usage semble taillé dans l'ivoire. Il a appris à éviter les passages des animaux dangereux, ours bruns, sangliers sauvages et il sait où trouver les nids qu'il peut piller.

xxxxxx

Ces derniers temps cependant il est tracassé. Le gibier semble plus rare et l'hiver ramène un nombre moindre d'oiseaux migrateurs. Le comportement des cygnes n'est pas habituel ; ils se sont posés comme à l'accoutumée au bord de l'étang le

plus proche de la hutte de Mi Yung, puis d'un seul envol blanc ils sont repartis sans que le moindre mouvement suspect ne se soit produit. Quelques jours plus tard Mi Yung les découvre regroupés en une sorte de danse frileuse et inquiète. L'air, tiède déjà, apporte d'étranges cris. Peut-être ne s'agit-il que d'une impression exacerbée par la nécessité où se trouve Mi Yung de faire preuve d'une agilité et d'une persévérance particulières pour se nourrir depuis quelques semaines; il n'empêche, un certain plaisir heureux lui fait défaut. Il connaît parfaitement ce coin qui offre toutes les conditions nécessaires pour y vivre, et c'est cela qui l'avait décidé à mettre un terme à sa fuite. Enfant, il avait si souvent rêvé d'un tel lieu !... De l'eau, les frênes disputant leur espace aux bouleaux, quelques camélias débordés par leurs fleurs bravaches lorsqu' aucune gelée tardive ne vient brûler leurs boutons, les bambous frissonnant dans la brise auxquels les roseaux des marais répondent.

Parfois Mi Yung, imaginant quelques territoires plus accueillants encore, entreprend un voyage. Avec pour seuls bagages sa fronde et une fine cordelette d'herbes arrachées aux marais, ses premières escapades le ramenaient à l'excitation des départs en vacances avec ses parents, les immuables rituels du chargement de la voiture, son père pointilleux qui vérifiait la bonne répartition des valises afin d'éviter toute surcharge pouvant déséquilibrer le véhicule, sa mère qui courait inefficacement du garage à la maison, tétanisée à l'idée d'oublier quelque chose, sa soeur boudeuse et distante qui

regardait de haut toute cette agitation à laquelle elle ne daignait pas se mêler. Lui enfin, tour à tour samouraï et brahmane, qui recevait ces jours de départ plus de réprimandes que jamais parce qu'il n'était pas là où il devait être, et parce que sans celles-ci le rituel n'était pas vraiment accompli. Mais les années passant Mi Yung a perdu le goût et la couleur de ces images. Longtemps il en a cultivé le souvenir sans se rendre compte que la mémoire est oublieuse. Maintenant, même l'effort pour raviver les traits des visages des siens lui paraît inutile. Sa soeur Soon Yi doit être mariée, ses parents sont peut-être morts. L'arrachement douloureux des premières années d'exil s'est insensiblement délité comme un noeud défait par des doigts indifférents. La vie de Mi Yung est ici, dans cette solitude choisie où rien ni personne ne vient le déranger. Il sent au fond de lui combien il est heureux, même s'il n'a plus vraiment les mots pour le dire.

xxxxx

Un jour, décidé par une vague lassitude à pousser plus avant l'exploration de son pays, Mi Yung se prépare. Il n'a pas grand-chose à emporter et encore moins à regretter. Il va pouvoir s'installer sous d'autres cieux, se construire une nouvelle hutte sur d'autres rives. Mi Yung a les pieds sur terre et il n'a aucunement l'intention de se mettre en danger inutilement ; aussi se donne-t-il comme limite ses propres capacités à s'adapter à la nature.

Il laisse derrière lui sa cabane, en bon état, rangée, comme un petit propriétaire consciencieux le ferait, et tout au plaisir de la marche à venir, il se dirige vers les contreforts de ces montagnes qu'il regarde depuis des années sans jamais avoir le courage de s'y rendre. Les premiers jours lui offrent le bonheur de paysages sereins. Il pêche et chasse selon ses besoins, se repose après avoir étalé sur le sol une bonne épaisseur d'herbes qui le préserve de l'humidité. Les pluies fréquentes rafraîchissent la douceur de l'air et les premiers bourgeons brillent en petites pointes multicolores. Il avance d'un bon pas, ravi par les alternances d'ombre et de lumière qui multiplient les arcs-en-ciel.

Un soir il s'arrête à la lisière d'une immense plaine. Au loin les montagnes reculent derrière le crépuscule qui noie dans un même embrasement la totalité du paysage. La journée a été longue et les prises peu conséquentes. Mi Yung s'installe à l'abri d'un buisson. Il a vite fait de préparer sa couche mais ne parvient pas à trouver le sommeil. Une étrange langueur l'essouffle, la vision de sa hutte bien rangée s'impose à lui, son étang lui manque. Mi Yung rouspète contre lui-même, furieux de cette tristesse qu'il n'a pas su imaginer, surpris même par la violence de cette crise de nostalgie dont il a oublié combien elle pouvait être angoissante. La nuit a plongé la plaine dans un sombre silence habité de bruits étranges. Sur son tapis de feuilles Mi Yung se tourne et se retourne. Il tend l'oreille, il croit entendre le vent dans les roseaux, comme là-bas, comme chez lui. Son premier exil avait été une fuite désordonnée, une alternative

à la mort contre laquelle il n'avait que sa disparition à opposer. La douleur de la séparation d'alors s'était longtemps nourrie de la certitude qu'il avait de ne jamais revenir et du prix que payaient certainement les siens restés à Yonan. Il avait bien tenté de retenir des années l'essentiel, notant scrupuleusement d'une encoche chaque jour passé, mais il avait fini par se détacher de cela aussi. Le fil qui l'unissait à son ancienne vie était devenu si ténu qu'il avait disparu en effaçant définitivement tout regret. Ainsi Mi Yung avait décidé, sans même s'en rendre compte, que cette terre de nulle part, ce non-lieu d'un pays déchiré coupé par une guerre fratricide, était devenu sa patrie. Qu'a-t-il donc maintenant à faire avec cette vague d'émotions dont il ne reconnaît qu'approximativement la teneur ? Habitué aux plaisirs et aux peurs immédiatement en rapport avec la nature, occupé seulement de lui-même et de la satisfaction de ses besoins, Mi Yung reconnaît avec stupeur ce qu'il a vécu longtemps auparavant. Il a beau se raisonner et faire la sourde oreille, rien n'y fait. L'épreuve lui paraît trop lourde et la nécessité de celle-ci peu convaincante.

Le lendemain à l'aube, Mi Yung rebrousse chemin, pressant le pas pour regagner au plus vite son coin de terre qui fait figure d'asile. Mi Yung court, le corps fouetté par les branches d'arbustes, griffé par les broussailles. Il s'arrête seulement pour manger sans se donner vraiment le temps de chasser ou de pêcher. Le soir il s'écroule le ventre vide, ne prenant même plus la peine d'étendre quelques feuillages secs. La chaleur est

plus grande et les animaux se terrent à l'ombre. Les oiseaux sillonnent silencieusement le ciel encombré de nuages.

xxxxx

Enfin un matin d'averses capricieuses, Mi Yung retrouve sa hutte. Les pluies ont fleuri tous les alentours et une lourde odeur de terre pourrie alourdit l'atmosphère. Avec les gestes de l'habitude, de celle que l'absence ne peut faire oublier, il dégage l'entrée de sa cabane déjà encombrée de toiles d'araignées. Un peu plus tard il fait le tour de ses pièges et constate qu'ils sont pour la plupart vides. Ainsi le gibier se raréfie effectivement, ce n'est pas seulement une impression. Mi Yung comprend alors que s'il veut rester ici il va devoir se plier à de nouvelles conditions d'existence. Après tout, qu'a-t-il besoin de gibier pour vivre ? Sa fuite du monde des hommes dont il a fait sa liberté vaut bien qu'il lui sacrifie quelques réflexes alimentaires. Il songe à sa grand-mère lui faisant avaler avec mille cajoleries de minuscules morceaux de viande qu'il détestait. Toutes les promesses étaient bonnes pour le convaincre, y compris celle de devenir un vrai samouraï ! Mi Yung a oublié le visage de la vieille femme mais il n'a pas oublié sa propre déception indéfiniment renouvelée : jamais il n'est devenu un vrai combattant libre si ce n'est en arrivant ici, alors justement qu'il refusait d'entrer dans les rangs de l'armée nord-coréenne. La vie prend d'étranges détours pour se faire.

Les années passent, Mi Yung le sait, l'alternance des saisons le lui dit. Il le sent aussi dans son corps alourdi de quelques raideurs. Ce ne sont pas encore de réelles douleurs, juste quelque chose qui ressemble à des lenteurs quand il s'agit d'attraper une de ces fines lamproies d'eau douce ou un de ces vairons gras dont il est resté friand. Il a renoncé à poser des pièges et se contente de piller les nids des oiseaux quand ça ne lui demande pas trop d'efforts. Un matin Mi Yung assiste à un grand envol effrayé de cygnes crieurs. Dans les roseaux autour de l'étang tout est étrangement calme. Il n'entend plus les poules d'eau et les spatules à tête noire sont figées, le bec dressé. Mi Yung, assis devant sa hutte, se lève en tendant l'oreille dans la direction que les becs des échassiers semblent désigner. Une sourde rumeur parvient de la forêt et roule dans cet espace qui n'est pas totalement dégagé des arbres et pas encore vraiment palus.

De ce lointain surgit une colonne d'hommes...

xxxxx

Mi Yung est dans une pièce presque vide. Il est assis à une table face à un vieil homme qui le regarde. Il a les yeux des personnes très âgées dont on ne sait si elles pleurent ou si l'usure du temps a définitivement noyé leur regard dans une cataracte irréversible. Mi Yung a de la peine pour lui. Il ne reconnaît dans les traits de son visage rien de l'homme qu'il a quitté trente-cinq

ans auparavant. Et plus encore, il souffre de ne pouvoir répondre à sa question lancinante : « Pourquoi ne me parles-tu pas mon fils ? ». Pour cela il faudrait des mots et les mots échappent à Mi Yung.

Il a été emmené par les hommes qui ont pénétré sur son territoire. On l'a interrogé, on lui a parlé de la zone démilitarisée, on lui a expliqué qu'elle est devenue une réserve écologique que le tourisme menace maintenant, on a évoqué les négociations laborieuses mises en oeuvre par la Corée du Nord et la Corée du Sud pour la protéger. Puis, face à son silence, on a fini par le considérer fou. Ou idiot. Depuis on lui a assigné de menues tâches. Il les effectue en silence le regard perdu, absent.

- Pourquoi ne me parles-tu pas mon fils ? interroge le vieil homme.

Il est arrivé quelques jours auparavant, soutenu par une jeune femme vêtue de blanc. Il portait dans ses pauvres mains toutes ridées un livre qu'il a tendu à Mi Yung. Celui-ci l'a pris et l'a posé près de lui sans l'ouvrir. Depuis le livre est resté sur la table. Chaque fois que le vieux vient voir Mi Yung, il regarde l'album puis son fils dont les lèvres ne savent plus dire. Dix fois déjà il lui a raconté les circonstances totalement hasardeuses de leurs retrouvailles. Il parle de sa mère morte l'an passé et qui n'allait jamais au temple sans allumer un bouquet d'encens pour son fils disparu. Il parle de sa soeur Soon Yi, mère de famille à son tour de deux grands jeunes gens dont l'un lui ressemble tant que tout le monde l'appelle Myung.

- Mon fils, parle-moi, murmure le vieil homme, maintenant que te voilà revenu.

Mi Yung regarde la détresse de cet homme en face de lui. Il lui sourit.

Françoise Chauvelier, 6 avril 2004

CAMILLE CLAUDEL
DANS L'OMBRE DE « LA VAGUE »

La main immense accueille et protège de sa rondeur le trio insouciant des jeunes filles occupées de leur seul présent. Vague chahuteuse, elle les contraint à s'accroupir dans l'attente de la bousculade où elle va les plonger. L'écume marine aux couleurs d'onyx reste suspendue au-dessus de l'innocence des corps nus que la lumière caresse en chacune de leurs fossettes, genoux enfantins encore, dos épanouis, poitrines pleines.

Camille fait voler son burin et la mer joue déjà avec ces femmes à venir.

Les corps de bronze donnent à l'eau qui se retire sous leurs pieds un peu de leurs ombres dansantes ; les chevelures commencent à se défaire, comme pour une première fois.

Les éclats du marteau frappent les courbes vertes de la pierre en sons réguliers et justes. Il faut une volonté sans faille, et allier à la force une farouche détermination pour s'attaquer à la résistance de la matière. Le rythme des coups respire en larges élans que l'humeur sombre de Camille ne perturbe pas encore. Mais le travail est long et éprouvant.

Une ombre rôde autour des transparences translucides de la vague qui se dresse en une gigantesque déferlante prête à couvrir d'un seul fracas le rire des jeunes filles. La joie de vivre s'attarde sur les visages renversés, cependant que les jambes pliées de toute leur énergie juvénile se préparent à l'attaque de ce monstrueux viol qui va tirer un trait définitif sur les âmes et abandonner les corps.

Camille sculpte avec un acharnement fébrile. Elle lutte contre la calcédoine récalcitrante pour se libérer enfin de cette masse à laquelle l'éblouissement d'un rayon de soleil refuse toute forme. Les murs de l'atelier tournent. Ils chavirent d'un coup. Camille bascule dans le noir, murmurant une fois encore : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente ».

xxxxx

Ce quelque chose d'absent et cette tourmente, Camille Claudel -- Mlle C. alias Mlle Say écrit Rodin comme si du nom

de Camille il ne restait qu'un vague tel ou telle, cette appelée tellement autre -- Camille Claudel les sent-elle s'approcher ? Ou l'effacement est-il à ce point admissible pour tous depuis que le secret de la folie est à l'oeuvre ?

En apparence Camille poursuit son travail, cependant elle détruit de plus en plus systématiquement ce qu'elle a fait la veille.

À l'exposition organisée par Eugène Blot en 1905 "La Vague" figure en bonne place mais pour Camille, il est trop tard. Le terrible mur d'eau se penche en personnages menaçants au-dessus des tendres femmes-enfants qui ignorent leur tragique destin. Rodin, «Le Sieur La Fouine » devient la cause supposée de tous les malheurs de Camille, et sa « chère maman » a beau avoir « le sentiment du devoir poussé à l'excès », elle fait de sa résignation et de son abnégation de monstrueuses vertus, ne cédant à aucune des suppliques de sa fille.

Toutes les figures des déceptions et des amertumes sont dans les silhouettes colossales de "La Vague", prêtes à écraser la certitude que Camille a de son talent.

Elle les voit, les accuse, prise dans les délires de la persécution. La nuit se referme sur elle, isolée et méfiante, certaine qu'on veut lui dérober le secret de son génie, ce désir d'absolu qui scande toute sa vie et dont elle ne sait jamais dire combien il est désir

d'amour et de reconnaissance. Ce désir ne peut se traduire que dans le marbre, mais les moyens matériels manquent cruellement à Camille.

On la dit fantasque, bizarre, malade, alors qu'elle n'a plus que le refuge de la névrose pour essayer de continuer à vivre.

xxxxx

Terrible exil que ce voyage immobile à l'ombre de la folie, seule alternative possible à la grâce et à la sauvagerie d'un génie sans concession. Cela, il aurait fallu le savoir. Avant. Avant trente années d'internement. Avant tant de noires souffrances.

Françoise Chauvelier, 7 mars 2004

LA JEUNE FILLE AUX SOULIERS

Élise s'en souvient, son grand-père le lui répétait assez souvent. Il faut toujours frotter l'arrière des souliers parce que lorsqu'on croise des gens c'est votre visage qu'ils regardent pour vous dire bonjour ; et ce n'est que lorsque vous êtes passés qu'ils se retournent pour vous juger. Gare aux talons alors !

Elle étale la pâte colorée avec une brosse, s'appliquant à ne projeter aucunes particules grasses autour d'elle. Elle insiste sur les plis et les coutures, dénouant les lacets que les impatientes ou les paresseux n'ont pas pris la peine de défaire. Elle aime sentir le cuir s'assouplir et commencer à briller avant même qu'elle ait amorcé le travail de lustrage. La peau est comme la terre. Elle a besoin de se nourrir et est assoiffée si on la laisse se dessécher sous la poussière des villes. Il est vrai que la boue et la terre des campagnes ne font pas meilleur ménage avec elle. Mais souvent l'osmose de sa couleur avec celle des champs ressemble à un pardon accordé

d'office tant le paysan a le souci d'un gros godillot solide plus que joli. Au contraire le citadin se devrait d'entretenir bottes et bottines, souliers et sandales, socques et escarpins au nom de cette incroyable coquetterie qui le pousse à placer ses pieds dans les formes et les teintes les plus excentriques jamais imaginées.

Élise travaille sans relâche. Elle a aligné devant elle toutes les paires de chaussures qu'elle doit briquer. Il faut que tout brille et elle fait de cette obligation son affaire personnelle. Petite elle avait une prédilection marquée pour les spartiates, ces sandales faites de lanières de cuir croisées dont l'origine remontait à des temps si lointains qu'elle se plaisait à les imaginer au pied des hommes préhistoriques. Peut-être en avait-elle vu des représentations naïves dans un vieux livre d'Histoire. Il lui avait fallu découvrir plus tard combien la Préhistoire est antérieure à l'Histoire pour accepter l'idée qu'il s'agissait là d'une hypothèse bien peu probable. Elle avait alors jeté son dévolu sur des chaussons de danse demi-pointe, roses et si fins qu'ils en paraissaient translucides. Mais sa mère ne pouvait tout simplement pas concevoir qu'elle put désirer ce dont elle n'avait absolument pas besoin. Dans le secret de son cœur Élise ne rêvait pourtant que tutus et arabesques, et quoiqu'elle ne s'en soit jamais ouverte à personne elle collectionnait les comptes-rendus des spectacles qu'elle trouvait dans les journaux auxquels ses parents étaient abonnés. L'argent ne faisait pas défaut dans la famille. Seulement il n'était pas question pour les nombreux frères et sœurs d'Élise de vivre comme des princes nés avec une

petite cuiller en argent dans la bouche. Très tôt, tous avaient été habitués à utiliser les vêtements des aînés. La mère rallongeait jupes et pantalons puis les raccourcissait en fonction des besoins. Elle tricotait et détricotait avec une inventivité folle qui ravissait les plus jeunes et accablait les plus âgés, ulcérés de voir circuler les mêmes coloris ringards qui ne pouvaient rivaliser avec les sweet-shirts de l'époque. Parents et enfants partaient au ski une fois l'an ce qui représentait un pouvoir d'achat non négligeable, mais ces vacances laissaient probablement plus de traces chez les adultes que chez les enfants auxquels le cadre importait moins que le contenu des loisirs. La station choisie péchait par son manque d'équipements et tous étant débutant, il leur fallait attendre de trop longs moments les pieds gelés par la neige qui ne cessait de tomber et dont le charme s'épuisait très vite par moins quinze degrés. Le soir les parents racontaient leurs propres exploits à des enfants grognons et le père n'avait cessé de remarquer que tout jeune trop gâté est définitivement corrompu. C'est ainsi que cessèrent les vacances familiales à la montagne au grand plaisir de tous, les parents confiants leur progéniture aux grands-parents pour partir seuls une bonne dizaine de jours par an.

Elise soupire en attaquant la deuxième rangée de chaussures. Celle-ci commence par de petits mocassins de ville bleu marine. Elle pose une noisette de cirage et saisit sa brosse.

La porte s'ouvre sur un grand gaillard.

- Bonjour Nick. Tu as déjà fini ?

- Non malheureusement. Dis-moi, les pompes du 18 sont prêtes ? Il vaudrait mieux, le client fait scandale et exige de les avoir immédiatement. Le liftier m'a dit qu'il quitte l'hôtel dans l'instant.

- Ce sont celles-ci. Élise désigne une paire de derbys.

- Je me demande toujours comment tu fais pour t'y retrouver avec toutes ces grolles devant toi.

Élise sourit

- C'est ça justement ma mémoire.

Nick repart sur un clin d'œil.

- Ma mémoire à moi, c'est celle de mon portefeuille. Plus que deux mois à ce rythme et je pourrais m'acheter l'appareil photo de mes rêves.

- Et dans tes rêves, c'est quoi ton appareil photo ?

- Un Leica avec... Oui j'arrive !!! Bon je te laisse, sinon sur ce coup je perds mon pourboire. Quoique de toute façon le type du 18 n'a pas une tête à donner la pièce.

Elise reprend le lustrage d'une paire de talons aiguille. Sous les passages répétés du chiffon doux la teinte havane du cuir se réveille progressivement. Elle songe avec agacement aux mauvais traitements que la plupart des hommes et des femmes font subir à leurs souliers. S'il ne tenait qu'à elle, chacun apprendrait à s'occuper de ses chaussures comme il apprend à se brosser les dents. Elle ne voit aucune raison à la négligence presque systématique qui pousse la quasi-totalité de l'humanité chaussée à ne rien faire ou, au mieux

pour les gens les plus fortunés, à confier ce travail à d'autres. En fin de matinée Elise a terminé. Nick a franchi la porte trois ou quatre fois encore précédé du grand chariot sur lequel il pose les chaussures nettoyées afin de les remettre devant chaque porte de chambre. L'hôtel bat son plein depuis le début de la semaine et le restaurant affiche complet à la nuit tombée. Ce ne sont que robes du soir et queues de pie papillonnant dans le hall que traversent des éclats de rire coupant comme des aiguilles de verre. Élise n'a guère l'occasion de voir ni d'entendre. Elle part à l'heure où les doigts délicats des femmes s'emparent d'un quart de Vittel au-dessus de quelque coulis d'écrevisses nappant d'imperceptibles crêpes dentelle. Elle revient dès l'aube quand les chambres sont encore closes sur des sommeils que le luxe des lieux ne peut pas soustraire aux cauchemars et aux rêves.

« Il faut que je me secoue ce matin ». Élise se glisse doucement derrière la table massive sur laquelle s'alignent déjà tous les souliers de ville accompagnés des numéros de chambre correspondant. Elle doit les astiquer en priorité. Plus tard ce sera au tour des chaussures de sport, de nombreux clients s'adonnant à des activités nécessitant le port de tennis que ne saurait souiller la moindre ombre et qu'elle devra blanchir en ayant soin de ne tacher ni la semelle ni les lacets. Enfin, elle lustrera avec précaution de véritables bijoux de sophistication rivalisant avec l'austère et somptueuse brillance de richelieu vernis. Chaussures d'un soir, comme celles qu'elle portait avant,

avant cette déflagration monstrueuse qui la jetait à terre et lui arrachait pour toujours le droit de...

- Ca ne va pas Elise ?

Nick est devant elle, le sourcil froncé.

- Si... Juste une mauvaise nuit. C'est pourtant loin déjà tout cela... Mais j'y reviens sans cesse encore. Ces cris, ce sang partout éclaboussé et la lumière, cette lumière blanche qui t'arrache le regard.

- Tu es sûre que tu vas bien ?

- Ne t'inquiète pas Nick. J'ai seulement besoin de me débarasser de bouts de sommeil un peu trop agités. Parfois c'est plus dur qu'à d'autres moments.

Nick est reparti. Élise a repris sa brosse et s'applique à la tâche. La fin de matinée traîne, morose. Élise range soigneusement son matériel comme à l'habitude et elle quitte la pièce. Tout le long du couloir le bruit de son fauteuil roulant s'éloigne dans un chuchotement régulier.

Françoise Chauvelier, 28 mai 2004

LE SCARABÉE JAPONAIS ET LES ENVAHISSEURS

La *Popillia Japonica* s'enfonce doucement dans le sol, bousculant sur son passage de petites mottes de terre au pied d'un *datura stramoine* dont personne ne connaît la raison de croître ici, dans ce minuscule jardin au coeur de Paris, un jardin qui ressemble plus à une de ces cours plus habituées à la présence des poubelles qu'à celle de plantes exotiques.

- « Le con, faut toujours qu'il mette ses poubelles n'importe où... » Léo descend à tâtons et vient de heurter des cartons vides qui déboulent jusqu'en bas des escaliers. « En plus il devait changer l'ampoule...les conditions de boulot sont extra, y a pas à dire...il ne faut pas être pressé... ».

La cave, proprement rebaptisée « entresol » pour les besoins de la location s'étend sur une belle surface. En fait elle correspond

exactement au magasin qui est juste au-dessus. Léo l'a louée pour une bouchée de pain d'après le propriétaire, mais ça fait tout de même cher la baguette à ce prix. Seulement les locaux commerciaux sont rares à Paris en cette saison et Léo était pressé. Il a signé un vague papier en attendant les documents officiels qui ne devaient pas tarder. Ça ne tarde pas en effet, ça dure ! Ça dure même depuis cinq mois et Léo a compris qu'il ne fallait plus insister. Après tout, il a ici un lieu où travailler c'est-à-dire une table avec son ordinateur et un coin où il entropose toutes les mosaïques dont il a besoin.

La *Popillia Japonica* se heurte à un obstacle non prévu. Son thorax d'un sombre vert métallique reste coincé entre deux minuscules cailloux dont elle ne parvient pas à se dégager. Les sécrétions gluantes nécessaires à la confection des petites boules de terre amalgamée pressent son abdomen tendu par l'urgence de déposer les oeufs.

Léo clique une dernière fois sur le clavier de son ordinateur. Il vient d'avoir in extremis son contact à Pékin, une vraie tête brûlée qui a l'intention d'aller « marquer » pas moins que la place Tiananmen. Un projet délirant!

La femelle se hâte. Les touffes de poils blanchâtres qui garnissent son abdomen sont rabattues dans l'effort alors qu'elle

tend ses ailes brunes et cuivrées. Elle pousse, et en un dernier soubresaut *Popillia Japonica* roule ses oeufs nacrés dans la terre chassieuse. Puis, laborieusement, elle remonte vers la lumière.

Dehors le soleil est aveuglant. À moins que ce ne soit le contraste avec la cave qui joue... mais Léo n'a pas de temps à perdre en considérations météorologiques ou optiques. Sa besace à l'épaule il file vers son lieu d'élection. Il n'a déjà que trop reporté son opération, songe-t-il en allongeant le pas. Son pote de Pékin prétend que pour la levée du drapeau sur la place Tiananmen les soldats font des pas réglementaires de 75 cm à raison de 108 à la minute. Sûr, ça fait déjà un bon rythme.

Les oeufs de *Popillia Japonica* reposent dans la nuit de la terre depuis deux semaines ; leur éclosion ne saurait tarder. Déjà un jeune vers, une larve d'un blanc laiteux extrait son corps en forme de « C » de sa coquille et agite une tête brune et vorace. Avec d'imperceptibles secousses, il se dirige vers les végétaux en voie de décomposition que contient le sol.

Léo s'écroule sur son lit. L'opération a été plus délicate qu'il ne l'avait envisagé mais il a l'assurance qu'elle va faire son petit effet. Cette histoire de Tiananmen le tracassait. Autant dormir maintenant.

Les larves grouillent sous le pied du datura stramoine. Pendant de longs mois elles ont dormi au plus profond de la terre et maintenant elles s'agitent, se détendent et s'étirent, se glissent vers la surface à la recherche des racines dont elles vont se nourrir. Leurs mandibules dans l'impatience du festin claquent comme autant de ciseaux parfaitement silencieux. Au-dessus, le datura s'épuise. Les grosses chaleurs écrasent le jardinet sous un lourd soleil alors que la nuit ne parvient guère à faire baisser les températures.

Dans la cave sous la lampe de bureau qui éclabousse la surface de travail d'une giclée ronde et blanche, Léo pianote depuis trois heures déjà. La plupart des opérations prévues se révèlent des succès. Il y a bien eu un petit souci à Pointe-à-Pitre mais tout est rentré dans l'ordre. Le type s'est fait prendre au moment où il sortait son matériel. Contrôle d'identité, un tour au poste, puis il a été relâché. Il est reparti aussi sec faire son boulot malgré le monde qui avait envahi entre-temps la rue Peynier. Il prétend que le buste de Schoelcher lui-même en est resté tout coi sous le bon gros soleil des Antilles.

C'est le second automne. Les larves de *Popillia Japonica* hibernent de nouveau dans les profondeurs humides du bout de plate-bande au datura stramoine fatigué. Le changement de saison l'a bien vu reprendre un peu vie sous l'arrosage inopiné

d'une eau enrichie de quelque engrais. Mais depuis le début de l'hiver le paillage qui le protège des rigueurs du froid ne peut visiblement rien pour lui. Déjà les vers blancs ramassent leurs forces pour le retour du prochain printemps.

Léo achève son compte-rendu, un truc casse-pieds avec des tas de chiffres à analyser. Il a fallu les mettre en courbes puis en tirer des conclusions.

- « Ca ne va pas leur faire plaisir aux gens de la boîte c'est certain ; il y en a quelques-uns qui vont sauter ».

Léo éteint son ordinateur et remonte les escaliers son rapport sous le bras. Ce boulot est bien payé heureusement ! Il était temps que Léo renfloue ses finances.

Sous les mâchoires acharnées des larves, les racines du datura stramoine se dessèchent et abandonnent la partie. Elles ne sont plus que linéaments, ébauches sans avenir et les premiers rayons du soleil caressent des bourgeons anémiés. Peut-être aurait-il fallu lutter plus vigoureusement contre le gel ou mieux protéger des chaleurs ! Déjà à lui seul ce jardin est une insolence au milieu des murs de béton, et son étroitesse un défi pour l'âme jardinière qui veille sur lui, s'efforçant d'acclimater tous les végétaux possibles là où la main citadine limite ses efforts aux seuls géraniums. Il n'empêche, le stramoine se meurt doucement.

- « Alors vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

- Les chiffres sont là.

Dans le bureau de l'entreprise c'est la consternation. Toute l'équipe dirigeante est au grand complet depuis le directeur général jusqu'au comptable. Ce dernier n'a pas l'air très à l'aise. Léo, qui s'y connaît en homme ne donne pas cher de sa peau. Les gars s'agitent sur son siège comme s'il lui venait des envies d'aller voir ailleurs. Léo regarde sa montre.

- Bon si vous n'avez plus besoin de moi...

- En effet... Nous ferons de nouveau appel à vous, si vous le voulez bien, pour le prochain bilan. Ce ne sont apparemment pas des choses que nous pouvons demander à tout le monde... ». Le directeur lance un regard appuyé dans la direction du comptable.

La douceur de l'air s'étire paresseusement le long des façades. Léo musarde, son chèque en poche. Ils ne se sont pas moqués de lui ! En tous cas il a reçu plus que ce qu'il escomptait, et peut-être pourra-t-il rembourser son pote. Les quais sont encombrés des traditionnels adorateurs du soleil. Léo ne résiste pas au plaisir d'aller y faire quelques pas.

Juin a vu les larves se transformer en nymphes dans leurs logettes de terre puis juillet les a accompagnées encore alors qu'elles prenaient leur forme adulte d'imago, leur allure définitive d'insectes sexués ayant parcouru tous les stades des

métamorphoses depuis l'oeuf jusqu'à celui de... *Popillia Japonica*. Mais la nature est sans impatience et pour le moment les insectes restent à l'abri de la terre. Il sera toujours temps quand les prochaines chaleurs reviendront de s'envoler dans le tendre crépuscule qui accueillera leurs accouplements.

Léo est fou de rage. Lorsqu'il l'a vu pour la première fois, il a cru à l'acte isolé d'un individu désœuvré qui n'avait pas mieux à faire. Pour en avoir le cœur net il a fait le tour de ses travaux les plus proches. Chaque fois il a été confronté à ces mêmes mutilations atroces.

De retour dans sa cave il a échangé message sur message. Nulle part, de Tokyo à Berlin, de New York à Delhi ses correspondants ne sont confrontés à un gâchis semblable. Certains ont bien constaté quelques dégradations mais celles-ci n'ont aucun caractère systématique. Léo ne comprend rien à ce qui se passe et surtout, il ne comprend pas pourquoi on l'attaque ainsi. Il y a là des années de travail, et un fou, parce qu'il faut bien que ce soit un fou ici, à Paris, le suit à la trace pour détruire chacune de ses œuvres en deux ou trois gestes d'une incroyable violence.

Dans le jardinet que réveillent les premiers frissons d'un léger soleil deux tiges de *datura* poussent plus avant leurs timides efforts. L'an passé une coque contenant des graines et grosse comme une noix a fait l'objet de calculs savants dans le but

de déterminer la meilleure stratégie possible pour multiplier les chances d'obtenir un nouveau plant de datura. On a fini par s'en remettre à la nature et les fruits sont restés à l'ombre de leur carapace tout hérissée de pointes. Visiblement, la nature a su bien agir seule ! Il ne reste plus à la main jardinière qu'à dégager avec précaution tout ce qui pourrait s'opposer à la croissance des plantes.

Léo se met à l'affût. Une demi-heure plus tôt il est venu dans la rue, il a sorti ses mosaïques, une bonne trentaine de triangles d'un beau vert métallisé plus quelques autres d'un brun cuivré. Il a pu les poser rapidement, sans problème. Les gens de passage se contentaient de lui jeter un coup d'oeil comme s'il faisait là quelque chose de tout à fait habituel. Léo se met à leur place, ils sont pressés ou ils ne veulent pas se mêler de ce qu'ils croient ne pas devoir regarder. Des dingues, il y en a partout et mieux vaut éviter les histoires. Ou tout simplement encore ils pensent à autre chose, leurs dettes, leurs amours et leurs désillusions, l'arrogance de leur chef...

Son opération terminée, Léo a rangé son matériel et il est parti. Enfin pas bien loin, mais suffisamment pour semer celui qui l'espionne. Il l'a repéré dès le départ cette fois-ci. Le type le suivait avec des mines de conspirateur, un vieux encore alerte mais au visage marqué par l'âge. Chemin faisant il a même eu le temps de comprendre comment le gars savait qu'il allait faire une

intervention : chaque fois c'est sa sacoche qui le trahit. Quant à l'homme c'est simple aussi, il s'agit du retraité toujours embusqué derrière sa fenêtre, juste en face du magasin au-dessus de la cave ou Léo travaille, un vieux comme il y en a bien d'autres, occupé à nourrir sa vie de celle des voisins parce que la sienne s'est vidée sans même qu'il s'en aperçoive.

Autour des deux plants de datura les frémissements de la terre se multiplient. Le lierre qui végète prépare courageusement ses bourgeons tandis que les pensées rêvent à des conditions climatiques plus favorables. Il a plu toute la nuit et leurs corolles de velours sont bien froissées.

Le vieux approche avec circonspection. Il a l'allure du rôdeur de cinéma comme on aimait à le représenter durant la grande époque de l'expressionnisme allemand, sorte de Docteur Mabuse armé d'un seau. Qui penserait à regarder dans le seau d'un vieil homme vêtu d'un bleu de travail ? Après un dernier coup d'oeil à droite puis à gauche il sort un picot de maçon et un marteau.

- Pardon monsieur, vous faites **QUOI** là, exactement ?

Une heure plus tard Léo marche à petits pas précautionneux à côté du vieux. Celui-ci lui a raconté tout de sa passion pour Space Invaders , ce jeu vidéo qui lui fait les nuits blanches, l'impossibilité d'arriver au bout de ce jeu, puis la rage peu à peu et la haine de ces millions d'envahisseurs tombés du ciel.

- Tu comprends Petit, chaque fois que tu commences ça te prend, ça te visse sur ton siège, c'est pire qu'une drogue. Je n'allais même plus faire mon marché, je mangeais n'importe quoi vite préparé pour y retourner. Jour et nuit Petit, jour et nuit. Il fallait bien que ça s'arrête, mais après le moindre acte de résistance je m'y remettais de plus belle.

- Ça va j'ai compris... Mais ce n'est pas une raison pour tout confondre !

- Je ne sais pas si tu peux comprendre ! En tout cas, en face de ma fenêtre il y a cet envahisseur, 47 carrés bleus pâle pour le corps et deux carrés rouges pour les yeux .Tu l'as vu ? Dès que je n'étais plus devant mon écran, je l'avais sous mon regard ; il me narguait. Puis un jour je suis sorti et juste comme je regardais les nouveaux gribouillages qui salopent la peinture en trompe-l'oeil du pignon de l'immeuble d'à côté, j'en ai vu un autre, tout en haut du mur. On dirait qu'il est fait avec des miroirs. Là, j'ai compris que j'en trouverai plein et je me suis juré d'en dégommer le maximum. Je n'ai pas touché à celui qui est en face de chez moi, comme ça il me motive les jours où je n'ai pas le moral. C'est sûr que ça me fait marcher dans Paris, et encore je ne touche qu'aux plus accessibles !

- Oui, et à mes scarabées !

- Désolé Petit, je ne pouvais pas savoir.

- Tout de même on voit les différences, non !!!

- Oh ! ne te fâche pas. Dans ton genre, tu es bien un peu

fou toi aussi. Ton histoire de scarabée égyptien, ton Khépri -je-ne-sais-quoi, tous ces trucs à propos de l'âme, de la boule qu'il pousse à reculons avec ses pattes postérieures et que les hommes représentaient comme un soleil alors que ce n'est que du fumier aggloméré, tu ne vas pas me faire croire que c'est bien catholique tout ça !

- Ce n'est qu'une métaphore, un symbole, je vous l'ai déjà dit ! Les gens ont besoin de se retrouver, autour d'un drapeau, d'un totem ou de n'importe quoi. Ils se sentent frères alors. Par ces temps qui courent tellement vite que toutes les religions sont loin derrière à la traîne, il n'est pas étonnant que les mythologies reprennent du poil de la bête. Le scarabée, c'est un dieu solaire et funéraire. Cela, ça parle aux gens. Ils se disent que tout un chacun peut participer à une sorte de renaissance, chaque jour ; ou alors ils espèrent que la vie reste toujours victorieuse par rapport à la mort, d'une manière ou d'une autre. Ça leur donne du courage. Les scarabées égyptiens servent à ça. En Chine, chez les taoistes, pour la tradition maya, c'est pareil. On retrouve toujours le même scarabée qui symbolise la boue de la terre appelée à devenir divinité. Les gens veulent y croire, même sans le savoir. Et puis c'est un happening !!!

- Un quoi ?

- Un happening, une œuvre d'art si vous voulez, bref quelque chose que font les artistes pour qu'on n'enferme pas leur travail dans les musées. Là c'est un happening militant.

- Moi je ne vois pas bien pourquoi les œuvres ne seraient pas dans les musées. C'est vraiment une œuvre ton ... scarabée ? De toute façon, il faut pas être très clair pour croire des trucs pareils. Enfin... Tu ne sais pas, Petit, comme j'ai été content quand j'ai croisé ton chemin, la première fois du côté du Père Lachaise et que j'ai compris ce que tu manigançais. L'homme est toujours un drôle de chasseur ! Moi quand j'étais jeune, je... enfin, ça c'est une autre histoire, je te la raconterais plus tard. Tu ne te pressais pas particulièrement et moi j'avais une envie, rapport à ma prostate. Mais je ne t'ai pas lâché ! Alors tu as fait ton ... truc et puis je t'ai suivi.

- Et c'est comme ça que vous avez vu où je bossais !

- J'ai mis tout de même du temps à comprendre que c'était là aussi que tu créchais. Mais j'ai un bol pas possible... Quand tu penses que j'habite juste en face de ton bureau !

- Bon d'accord, mais moi je n'installe pas des envahisseurs !

C'est l'été. Dans le petit jardin les deux pieds de *datura stramoine* penchent légèrement sous le poids de leurs corolles blanches. À l'ombre des feuilles de jeunes insectes agonisent en de minuscules soubresauts, ridicules spasmes parodiant les gestes emphatiques des visionnaires de l'oracle de Delphes. L'alcaloïde se distille lentement dans leurs corps trop voraces, poison mortel pour ces coléoptères n'obéissant qu'à leur instinct. Les fleurs en forme de trompette exaltent leur victoire en un souffle légèrement parfumé.

Léo éteint son ordinateur. Il a contacté tous ses correspondants, de Tokyo à Berlin, de New York à Delhi. Selon les villes concernées les réactions ont été diverses. Pour les uns les space-invaders relèvent du passé ; et encore faut-il qu'ils s'en souviennent. Inutile de se prendre la tête en tout cas parce qu'un pauvre vieux désœuvré a pété les plombs. Pour d'autres, le parallèle entre le scarabée égyptien et les vaisseaux pixellisés qui envahissent les plus grands centres urbains du monde ne tient pas la route, l'objectif est fondamentalement différent. Ils ne voient pas la nécessité de suspendre leur action. Léo a argumenté pour que tous se donnent un temps de réflexion et redéfinissent la dimension sociale de leur mission. En vain. Léo reste seul, confronté à un vieux fou qui s'en prend à tout ce qui ressemble de près ou de loin à un alien tombé du ciel. Le pire, c'est que ce vieux agit comme le faisaient les hommes il y a plus de 4000 ans, quand des bouleversements politiques les poussaient à changer de divinités : il crève les yeux des scarabées égyptiens, ou des space-invaders avec lesquels il les confond, de deux coups de picot de maçon.

L'humanité sait persévérer dans ses efforts qui ont comme un parfum d'instinct.

Françoise Chauvelier, 24 juillet 2004

L'HOMME PARCHEMIN

Derrière la porte un chat miaule en petites plaintes aigues.

- C'est lundi en huit qu'il est passé pour la dernière fois, il m'a dit de ne pas venir le déranger. Vous comprenez, tout le monde se connaît ici.

La concierge reprend son souffle et le pompier qui l'accompagne voudrait bien saisir le rapport qu'il y a entre les différents propos, mais un regard sur les accélérations précipitées de la poitrine corpulente de Madame Andrée le dissuade de toute intervention.

- Il faut m'ouvrir maintenant, murmure-t-il sans oser élever la voix tant le chemisier bridé tressaute encore après cette ascension de trois étages.

- Ca se voit que ce n'est pas à vous qu'il a dit de le laisser tranquille.

- Oui, vous me l'avez déjà expliqué, mais les voisins nous ont signalé les miaulements du chat. Il paraît qu'il miaule

épouvantablement depuis quatre jours. Lui, vous êtes sûre que vous ne l'avez pas vu ressortir ?

- Puisque je vous le dis. Mais je ne suis pas toujours à surveiller les allers et venues. Avec la petite là-haut et tous ses copains, je n'en finirais pas !

Dès l'entrée de l'appartement un relent de pièces mal aérées saisit à la gorge. Puis l'odeur, insoupçonnable au début se fraye un chemin, tenace et persistante. Sur la droite la cuisine, une grande pièce vieillotte mais bien rangée à l'exception d'un énorme paquet d'aliments pour chat éventré sur le sol. Le pompier avance de quelques pas ; il découvre la litière du chat coincée derrière la porte.

- Mon vieux, tu as bien besoin qu'on s'occupe de toi, dit-il en ouvrant la fenêtre qui donne sur les toits de tuiles.

Un large couloir file dans l'ombre vers une porte. Le pompier tente de l'ouvrir.

- Il avait habitude de fermer à clé ?

- Ca, je ne peux pas vous le dire. C'est peut-être à cause du chat ! J'en connais qui sautent sur les poignées et...

- Vous savez s'il y a d'autres pièces ?

- Pour sûr ! Il y a la salle de bain et les toilettes. Séparés. Ce sont de bons appartements que loue Madame Jacqueline. C'est correct ici. Elle a tout l'immeuble mais elle se garde celui du rez-de-chaussée parce qu'à son âge...

- Bien, bien. Je vais appeler les collègues et un serrurier, coupe le pompier tandis qu'il pousse légèrement la concierge vers la sortie. Vous ne pouvez pas rester là Madame Andrée.

- Moi je veux bien partir mais je ne peux pas laisser tout ouvert.

- Ne vous inquiétez pas je reste ici.

La concierge amorce un repli, partagée entre la fierté d'être au coeur d'une affaire d'importance et le souci de ne pas se voir accusée de négligence par les autres locataires.

- Vous êtes certain que je peux y aller ? Parce qu'il ne faudrait pas qu'après on m'accuse de faire mal mon travail !

À peine est-elle descendue de quelques marches : et le chat, j'en fais quoi du chat ? La pauvre bête !

- Si vous pouviez lui donner à boire... Visiblement elle est restée enfermée sans eau. Après, on verra.

Là il est vraiment content, il l'a trouvé son pseudonyme : Margeur, c'est exactement ce qu'il cherchait. Juste la bonne sonorité, avec cette amorce large du « M.A.R. », ce « M » qui s'ouvre franchement avec le « A » et qui s'envole sur le « R », lui-même préparant ce quasi souffle, un soupir presque ... « GEUR ». Margeur. Côté sens ça n'est pas mal non plus. Après tout le plus important avec les livres se passe dans la marge. Il en sait quelque chose, il a fait ça toute sa vie ! Et je te marge à droite et

je te marge à gauche, ouvrier margeur pendant cinquante-trois ans..... ! Il n'a pas gagné des cents et des mille avec ce boulot mais maintenant il est tranquille. La retraite est faite pour ça, pour qu'on vous foute la paix. Margeur, faut-il qu'il soit idiot pour ne pas en avoir eu l'idée plus tôt. Pourtant depuis longtemps c'est lui qui lit les livres que d'autres ont margé. Juste retour des choses, il n'a pas de regrets à avoir. On lui a prêté l'ennui, la solitude, cependant jusque-là il n'a rien vu de tout cela. Sa femme est morte il y a si longtemps qu'il a bien du mal à se souvenir de son visage. Une jolie petite en tout cas et un peu nunuche, avec des passions de gamine. Un bus lui a réglé son sort un matin de brume alors qu'elle entraînait dans l'usine pour coucher huit heures durant des poupées en celluloïd dans des boîtes en carton. Lui, à force d'entendre ses collègues râler contre leur moitié, il avait fini par penser que d'être seul lui évitait bien des déboires. A elle aussi probablement d'ailleurs.

Margeur, pour un beau pseudo c'est un beau pseudo et il va s'en servir !

La pièce qu'il occupe est vaste, ou du moins l'était-elle avant qu'il n'accumule tous ces livres poussiéreux à force de vieillesse, à force de temps passé ici, en rayonnages ou en piles. Il a commencé par remplir toutes les étagères. Une affaire en or ces étagères. Il les a achetées pour trois fois rien un jour qu'il traînait au Marché aux Puces. Un gars voulait s'en débarrasser et il les lui a bradées à un prix dérisoire mais il a fallu les

déménager et ça n'a pas été une mince affaire. Il a dû convaincre un copain de boulot, quarante-huit ans de métier lui aussi de les lui ramener avec sa camionnette puis de l'aider à les monter jusqu'au troisième étage. Quand il a voulu les installer, il s'est rendu compte qu'il avait vu trop grand. À ce moment il était déjà veuf. Heureusement en un sens... Sa femme ne comprenait pas qu'il préfère les livres aux bibelots. Elle, elle était comme un petit oiseau des îles. Elle aimait se promener à la foire du Trône et acheter des bricoles, des choses insignifiantes, des animaux en peluche, des pains d'épices en forme de coeur avec un glacié de sucre rose dessus. L'appartement devenait une bonbonnière avec plein de chichis, des dentelles aux fenêtres, des napperons, et même des patins de feutre sur lesquels il devait poser ses pieds pour ne pas abîmer le plancher. Il ne savait plus bien pourquoi il l'avait épousée. Parce qu'elle était mignonne, ou parce qu'elle n'avait jamais eu de chance dans la vie, ou plus vraisemblablement parce que ça se faisait à cette époque. En tout cas la première bibliothèque, celle du couloir était déjà là. C'est l'ancien locataire qu'il l'avait laissée, et les livres bien rangés disputaient l'espace aux tours Eiffel avec de la neige et autres marquises de porcelaine.

- Je ne comprends pas pourquoi tu veux tous ces livres, disait-elle de sa voix de petite-fille, tu ne les lis même pas.

- Oui mais après, je les lirai.

- Après quoi ?

- Après, quand je serai à la retraite. Là, j'aurai du temps.

Elle réfléchissait quelques instants : « et tu liras tout ça » s'exclamait-elle en balayant de la main les différents rayonnages.

- Si tu préfères, c'est comme une collection en attendant... Toi tu fais une collection de bibelots avec...

- Ah mais ce n'est pas pareil, c'est pour décorer ma collection ! Tous ces livres-là, c'est moche.

Il souriait, la tête penchée de côté, s'étonnant de voir combien ils étaient différents tous deux et combien ça n'avait aucune importance. Ils avaient vingt ans. Puis elle était morte. Ça fait comment de mourir écrasé, se demandait-il parfois au début de son veuvage. Cependant il avait vite compris que la question n'avait pas de sens. Pas pour elle, puis en fait, plus pour lui.

Il avait dû scier la bibliothèque rapportée des Puces. Il avait perdu ainsi quelques mètres linéaires et s'était dépêché d'acheter deux ou trois planches supplémentaires et six ou huit grosses briques flambant neuves. Au début il avait vraiment beaucoup de place et il gardait l'étagère du haut pour poser la plus jolie lampe de l'appartement, une sorte de petite chose pleine de fanfreluches que sa femme adorait. Il avait ainsi l'impression de cultiver à sa manière son souvenir. Puis peu à peu les livres ont gagné du terrain et il y a belle lurette qu'ils ont occupé tout l'espace qui leur est voué. Margeur a alors commencé à faire des piles, bien droites et bien stables, des piles qui ont fini par encadrer de près la fenêtre puis par déborder devant au point qu'il est devenu

impossible d'y accéder. Margeur a pensé que la porte donnant sur le couloir suffirait pour permettre le renouvellement de l'air. Il s'estreint cependant à la maintenir fermée, dans le double but de rendre le geste d'ouverture de celle-ci plus représentatif encore d'une manière d'aérer et de poser une limite géographique concrète pour contenir sa fringale livresque. Il s'est juré de ne jamais déborder au-delà, aussi les livres s'entassent-ils sans faire de bruit dans la chambre bureau dont la fonction première est déjà presque totalement occultée par ces encombrements de piles d'ouvrages divers.

Il y a trois semaines, Margeur a fait une curieuse découverte en flânant sur les quais où il avait été tenté par l'acquisition d'un roman de James Ellroy, « Lune sanglante » auquel il avait finalement renoncé, le titre évoquant un achat semblable quelques années auparavant . Dans le doute il s'était abstenu et contenté du « Gardénia rouge » de Jonathan Latimer. Celui-ci rejoindrait dans la chambre bureau ce qui lui semblait être encore vaguement le coin des policiers. Le problème pour Margeur est simple : il achète depuis trop longtemps vraiment beaucoup plus de livres qu'il n'en lit, et ceux-ci s'amoncellent maintenant de façon anarchique chez lui. Sans compter qu'on lui concède souvent un prix dès l'instant où il en prend plusieurs et c'est d'ailleurs ce qui l'a décidé à privilégier les librairies d'occasion. Malgré tout il est

resté fidèle aussi à sa librairie de quartier qui lui offre de temps à autre un petit fascicule correspondant aux points accumulés au fur et à mesure de ses achats.

Bref, Margeur a le sentiment de se laisser déborder par une passion à laquelle il ne sait plus mettre un frein, comme si chaque livre lui signifiait à la fois l'abandon de quelque maître désinvolte et le souhait d'être adopté par des mains plus fidèles. Porté alors par son propre désir, il va au-devant de chacun comme s'il entrait en religion, ne concevant pas d'avoir un jour l'idée de s'en séparer dans n'importe quelle condition.

Cette curieuse découverte, Margeur l'a faite en feuilletant l'exemplaire plutôt défraîchi d'un manuel scolaire de littérature. La plupart du temps, jamais il n'a l'intention d'acheter ce genre d'ouvrage, mais par réflexe d'ouvrier qui n'a pas poussé au-delà du certificat d'études il aime bien feuilleter les tables des matières et jeter un coup d'oeil sur les textes. Parfois il a des bouffées d'école qui lui reviennent en ritournelles : « Maître Corbeau sur un arbre perché tenait en son bec un fromage... Mignonne allons voir si la rose... ». En général il est partagé entre la fierté que lui procure sa mémoire capable de restituer ce qu'il a appris des décennies auparavant et l'étonnement de voir qu'on fait encore travailler ces mêmes poésies. Mais aujourd'hui l'essentiel tient à une petite étiquette sur la page de garde annonçant qu'il s'agit d'un « livre en liberté qui veut faire le tour du monde ». Rien que cela ! Margeur apprend alors en discutant avec le bouquiniste que

ce manuel lui a été donné par un de ses clients qui aime venir fureter pour dénicher des livres pas trop chers et plutôt récents. Cet homme est membre d'une association qui fait circuler des livres, de vieux bouquins oubliés dans un grenier, endormis dans les cartons d'une cave ou tout simplement achetés et lus par des passeurs que la lecture ne rebute pas. Ils partagent ainsi leurs coups de coeur avec d'autres. Margeur est séduit. Il s'imagine achetant tout ce dont il s'est privé ces derniers temps faute de place dans la chambre bureau.

Et l'idée de lancer des livres à la conquête du monde lui semble si séduisante ! Peut-être même pourra-t-il vraiment discuter de ce qui l'intéresse, de ses amours littéraires ou de ses embêtements déçus.

Je suis devenu ours avec le temps, songe-t-il alors qu'il sort son porte-monnaie pour acheter le manuel. Les choses pourraient changer après tout.

- Je crois que je l'ai ma solution ! Je vais m'inscrire à cette association et je vais faire un immense tri dans ma bibliothèque. Pensez, j'ai là tous les livres que j'ai achetés depuis bientôt cinquante ans. C'est devenu ingérable.

- Mais attendez, il leur faut tout de même des numéros à vos livres !

- Des numéros ?

- Si vous avez un ordinateur il n'y a pas problème. Ils ont même un site en français. Je suppose que ça peut vous aider.

- Le problème, c'est l'ordinateur. Je n'en ai pas.
- Ca peut s'arranger, on en trouve d'occasion à des prix intéressants.

Un moment plus tard Margeur repart avec une adresse en poche, bien décidé à se procurer l'engin dont il n'aurait jamais pensé jusque là qu'il aurait le moindre usage.

- Mon dieu quelle patience faut-il !

Le fils de son ex-copain d'imprimerie, un grand gars d'une quarantaine d'années, est venu lui installer tout le matériel. Ce n'est rien de le dire ! Il a fallu déménager la moitié de la pièce pour accéder au bureau, tirer des fils pour brancher l'ordinateur et installer un logiciel. Tout est sens dessus dessous et Margeur n'a guère de temps à consacrer à la lecture. Souvent encore il se trompe, ses doigts balbutient sur le clavier, il ne maîtrise pas toujours bien les différentes opérations qu'il doit effectuer. Puis il oublie parfois de recopier les fameux numéros sur les étiquettes que ses gestes maladroits ont du mal à coller sur la page de garde de certains livres de mauvaise volonté.

- Il n'y a pas de limite d'âge mais il vous faut un pseudonyme.

C'est le petit-fils de son copain qui est passé le voir. « Alors comme ça vous allez devenir bookcrosser! C'est génial ! Mais il

vous faut un pseudo, c'est ce qui fait la personnalité du lecteur qui lâche des bouquins... au moins autant que les titres des livres, et autant que les lieux où vous allez les lâcher vos bouquins.

Margeur a donc pris son temps pour réfléchir et là il est satisfait. Margeur, c'est un superbe pseudo comme dirait le gamin. Celui-ci est revenu lui numéroter une bonne cinquantaine d'ouvrages. C'est toujours ça de fait. Au début Margeur pèse ses choix.

- Tu crois que celui-là peut plaire ? En même temps je n'ai peut-être pas envie de m'en séparer maintenant... Plus tard, éventuellement.

- Vous savez ça n'a pas grande importance.

- Si justement, on ne peut pas relâcher n'importe quoi, ou pas ce à quoi on tient beaucoup.

- Vous verrez, vous vous habituerez ! Au début le plus dur mais aussi le plus excitant, enfin le grand moment, c'est celui où vous déposez votre livre. Là c'est une sacrée expérience. Moi je connais un gars qui n'a jamais pu passer cette étape tellement il avait peur qu'on le regarde, que des gens viennent demander ce qu'il faisait... Ça le faisait flipper.

- À dire vrai je préférerais donner mes livres à des gens que je connais.

- Ben pourquoi vous ne l'avez jamais fait ?

- Peut-être parce que je ne connais personne.

Le « gamin » et Margeur se regardent et éclatent de rire.

- Maintenant vous me connaissez ! Si vous voulez, au début

j'irai avec vous et je vous montrerai de bons coins. De toute façon il faut que ce soit vous et seulement vous qui relâchez vos livres sinon... Je ne sais pas, ce serait un peu triste.

Margeur est de nouveau seul. Il a une centaine de livres tout prêts, étiquetés et numérotés, des livres qu'il a lus et dont il peut même retrouver de mémoire la musique des phrases qu'il a le plus aimées. Le fils de son copain lui a conseillé pour son premier lâcher deux ou trois endroits protégés de la pluie et facilement accessibles mais Margeur veut d'abord profiter de la fin de l'après-midi afin de commencer à classer tout ce qu'il a fallu déplacer au moment de l'installation de l'ordinateur. Il imagine les étagères de romans historiques, celles des biographies ; sur le mur du fond il installera la fiction et juste à côté les récits vécus. Enfin, derrière la fenêtre les policiers et la poésie. Il en aime à l'avance l'étrange proximité qui mêlera aux coups de feu la douceur violente des mots.

Tout à son projet Margeur crayonne un plan de ce que va devenir sa chambre bureau. Son espace vital s'est déjà agrandi malgré la présence de deux énormes cartons de livres emballés chacun dans un film de plastique très fin, semblable à celui qu'on utilise habituellement en cuisine. Dès que ceux-ci seront en liberté dans la ville, sous un kiosque à musique, derrière une pompe à incendie ou coincés sous le bras d'une statue, il disposera alors de nouveau de la totalité de sa table de travail et pourra plus aisément figoler ses petites notes de lecture destinées au

forum. Pour le moment il se sent un peu las, le coeur légèrement barbouillé ou peut-être simplement oppressé. Il est vrai qu'il n'a pas été des plus sérieux ces jours-ci, remplaçant chaque repas par des sandwiches caoutchouteux arrosés de nombreux cafés.

- Je n'ai plus l'âge de ces fantaisies. Il ne faut pas que je passe toutes mes journées à lire ou collé devant l'écran de cette machine et je dois apprendre à me débrouiller pour ne pas perdre autant de temps.

Margeur se penche vers une pile de livres qu'il veut sélectionner. Au moment où il tend la main, une violente douleur lui broie le coeur et irradie tout son corps, pointe brûlante qui fouille sa poitrine puis descend le long de son bras gauche pour se perdre au bout des doigts. Remontant ses mains vers son cou pour écarter le col de chemise qui l'étouffe, Margeur n'a plus qu'une dizaine de secondes à vivre. Il ne le sait pas. Ses bras battent dans le vide à la recherche d'un point d'appui qui lui donnerait un second souffle. Sa bouche affreusement déformée crie silencieusement un appel au secours que personne n'entend. Son corps retombe alors tout doucement sur lui-même comme s'il se préparait à un petit somme, juste le temps d'une éternité.

Lorsque les pompiers pénètrent dans la pièce, la tête de Margeur repose depuis longtemps déjà sur le clavier de l'ordinateur.

Françoise Chauvelier, 5 octobre 2004

LAMPEDUSA, UN AMOUR DE PLAGE

Ils marchent le long du bleu de la mer profonde. Le regard se noie, il part et parfois il revient. À chaque voyage le retour est plus difficile. Il y perd un peu de sa vie, c'est comme ça. Sous les pieds le sable, blanc. Il aurait fallu qu'il soit moins fin, moins souple. Qu'il ne coule pas à chaque empreinte sitôt posée. Qu'il ne se dessine pas si finement à l'eau mélangé.

Lampedusa est le rêve de la Madone de Porto Salvo. Un rêve de vagues égarées que l'Italie retient entre mer et ciel, là. Là où les bateaux arrivent qui portent dans leur ventre des clandestins terribles que la misère de la violence et de la pauvreté pousse au loin.

Monastir, Mahdia, Zuwârah et Az Zâwiyah se penchent sur les soupirs de Lampedusa. On y entend les plaintes d'un monde de

fêtes que la rumeur effraie, et le murmure discret d'un désespoir sans nom qui raconte à l'avance les renvois forcés. Sur les tarmacs d'Italie les avions ronronnent sans cesse de ces trajets sans avenir. Tous les visages chiffonnés de fatigue chuchotent trop fort trop de différences, pendant que les discothèques de Lampedusa font danser les vains plaisirs des touristes désoeuvrés.

Dans le petit cimetière sous un carré d'herbes folles, des hommes dorment un brin d'éternité. Chaque tumulus porte un petit bouquet d'oeillets et une croix. Signes d'une foi têtue pour accompagner avec le coeur et comme elle peut ces clandestins auxquels cette seule sépulture rend un peu de vie.

Et pendant cet instant encore suspendu aux âmes de ceux qui se sont échoués naguère sur la grève, le capitaine du port tout à son devoir de surveillance lance ses vedettes. Elles laissent sur le bleu de la mer deux ratures blanches qui saignent l'eau le temps d'un regard. Au loin déjà un vieux chalutier aux couleurs délavées par l'âge accroche les jumelles d'un garde-côte. Alors il faut prévenir, battre le rappel et calmer la vindicte de ceux qui dans l'urgence de jouir, oublient que le monde n'est pas un immense bordel voué à leur seul désir. Ces hommes, ces femmes, ces enfants, tout ce microcosme d'humanité transie et effrayée va bientôt plonger dans les flots sans même savoir nager. Le bateau gîte, affolé par les grosses vagues muettes et sournoises que la mer

Méditerranée prépare en ses fonds les plus sous-marins.

Hier encore ce sont quelques vingt-cinq personnes qu'il a fallu secourir. Il a fallu les arracher à l'eau dans laquelle certains commençaient à noyer leur désespoir. Il a fallu leur donner à boire, leur donner une couverture, il a fallu... Puis il a fallu les pousser dans les fourgons pour les conduire dans un centre de transit. Il y a longtemps déjà que les centres d'accueil sont morts.

Lampedusa est un amour de plage. Un amour. Cruel.

Françoise Chauvelier, 7 octobre 2004

ICARE, LA VIE CONTINUE

Où est-il... C'est bien simple vous verrez, dans la salle au fond à gauche, au bout du mur...

Le gardien m'a répondu avec l'air de celui qui a tout vu de son regard délavé, l'air de celui que la fréquentation des grands maîtres n'impressionne plus depuis longtemps, l'air de quelqu'un qui s'en fiche et que plus rien ne peut émouvoir, l'air du type qui vient là depuis des jours, des semaines, des mois, des années, ce qui lui fait une sorte de vie momifiée dans ce temps suspendu qui est celui d'un musée.

La salle est de dimensions modestes, et sous la double lumière du jour qui s'éteint et de l'éclairage artificiel le parquet de bois sombre évoque une lourde étoffe de velours. Étouffées dans leur cadre doré, les toiles des primitifs flamands cachent leurs beautés aux yeux des visiteurs inattentifs que le crépuscule presse vers la sortie. Bientôt résonnera cette horrible sonnerie destinée à pousser dehors

ceux qui s'attardent dans l'atmosphère tiède et ramollissante du musée, frileux d'avance de cette pluie qui n'a cessé de tomber tout l'après-midi durant. Les rêveurs ou les passionnés, les passionnés de rêve, seront les plus difficiles à chasser : il faudra l'énergie de la horde des gardiens en rang bien alignée pour les arracher à leurs contemplations. Dans les cuisines la soupe fume déjà sur la table, c'est là chose trop sérieuse pour qu'on tolère le moindre retard. Peut-être, peut-être passera-t-on tout de même préalablement boire une bière, comme ça, sans s'attarder, juste pour se laver la gorge de ces poussières qu'il a fallu avaler toute la journée et de ces heures debout qui vous plantent un poignard dans le bas du dos. Les gens ne se rendent pas compte combien ce boulot est pénible. Ils croient qu'il suffit d'être là et de faire quelque pas dans un sens puis dans l'autre, de discuter avec les collègues, d'intervenir parfois lorsqu'un enfant ne circule pas avec cet air compassé que leurs parents aiment à prendre dès qu'ils ont franchi la porte d'un musée. C'est d'ailleurs bien pratique ces allures de componction, ça évite bruit et agitation. Mais parfois une classe entière d'élèves plus ou moins disciplinés ou un bus de touristes assommés par un voyage par trop culturel s'égayent dans tous les sens au milieu de petits rires qui se transforment vite en cris ou interjections incontrôlables. Alors il faut intervenir avec fermeté et politesse, rappeler par la vue de l'uniforme que l'on est soi-même un peu une oeuvre dans ce temple de l'art. Non, décidément, ce n'est pas un travail facile.

Mais où est-il... je ne le vois pas ?

Le tableau est beaucoup plus petit que ce à quoi je m'attendais. S'agit-il bien de celui que je cherche, « la chute d'Icare », dont on dit que son auteur a traité la tradition avec grand scrupule, représentant pour la première fois les personnages évoqués par le poète ? Ils sont là en effet, le « pêcheur qui amorce les poissons..., un berger appuyé sur son bâton, un laboureur... ». Le laboureur, d'ailleurs, je ne vois que lui avec sa blouse rouge plantée presque au milieu du tableau. À ses pieds des ombres de terre fraîchement retournée dessinent proprement le travail bien fait. Sur sa droite la mer circonscrite dans son écrin de rochers s'échappe à l'horizon, noyant ses verts émeraude aux clartés vives du soleil levant. Les voiles d'un bateau gonflent dans un vent qu'on suppose... oui c'est cela, moelleux. Tout a l'air si calme, si tranquille, qu'on ne peut imaginer le moindre drame. Chacun est occupé de ses activités habituelles, reprises d'hier comme elles le seront demain, paisibles ouvrages qui ont l'âge de l'humanité et que rien ni personne ne saurait remettre en question. Certes, à la charrue a succédé le tracteur; certes, le berger prête à sourire tant il ressemble à ces images d'Épinal dont on aime bercer les nostalgies d'une histoire que nous n'avons même pas connue.

Mais où est-il, lui... ?

Est-ce bien là le paysage dans lequel il volait à la suite de son père, chantant avec ravissement, grisé par ce voyage improbable

qui faisait de l'homme l'égal des oiseaux ? Le scrupule du peintre ne semble pas être allé au-delà de la mise en scène : « un pêcheur qui amorce les poissons au bout de son roseau flexible, un berger..., un laboureur au mancheron de sa charrue les voient passer tous deux. Stupéfaits, ils prennent pour des dieux ces hommes capables de tenir l'air. Déjà, sur leur gauche avaient fui Samos, chère à Junon; ils avaient dépassé Délos et Paros; sur leur droite étaient Lébinthos et Calymnos, connue pour son miel... »

Tout cela je veux bien le voir, je peux même peut-être aller au-delà et regarder îles et rochers comme autant de lieux que les ombres de Dédale et de son fils Icare ont caressé. Soit ! Le père avait fini de prodiguer ses conseils. Soit ! L'enfant prenait un plaisir si grand qu'il eût été dommage de l'accabler d'instructions inquiètes. « Attention, Icare, tiens-toi à mi-hauteur; si tu descends trop bas, l'humidité alourdira tes ailes; si tu montes trop haut, la chaleur les brûlera. Vole entre les deux. »

Où est-il ce père, le glorieux architecte qui poussa dans le vide un neveu par trop doué, craignant l'ombre que celui-ci déjà lui faisait et abusant pour commettre son geste de sa tendre crédulité ? Où est-il ce père si soucieux, qu'« en agitant ses ailes il a les yeux sur celles de son fils » ? Décidément la peinture a de ces trahisons difficilement acceptables et dans ce tableau, chacun se désintéresse de son voisin. Dédale ne pouvait-il pas être un guide plus attentif ? D'ailleurs c'est bien simple, il n'est pas là ! Et le pêcheur tout entier

à sa tâche, ne pourrait-il pas lever un instant le nez de son roseau flexible ? Le laboureur ne pourrait-il pas lancer un grand bonjour d'une bonne grosse voix à laquelle le berger répondrait par un large geste du bras ? Puis ces moutons bien gras, tout moutonnants et prêts à suivre le signal du départ ou de l'arrêt comme si la solitude d'un seul risquait de remettre en cause l'harmonie du troupeau. Jusqu'à la petite caille dont on devine l'oeil impavide; à moins que ce ne soit une perdrix. Tout cela est déjà presque minuscule. Et s'il s'agissait d'un vanneau, en tout semblable à celui qu'était devenu le neveu trop doué de Dédale et que la déesse Athéna avait arrêté dans sa chute et transformé en oiseau ?

Mais là, cette eau qui s'agite, ces éclaboussures... Ces jambes renversées et le corps dont je devine peut-être la pâleur au travers de ces turbulences inquiètes... Non, j'imagine, je fabule autour du souvenir de cette poignée de plumes blanches que les vagues devaient porter mêlée à leur écume. Je rêve de cette audace de liberté alors qu'il est trop tard. La chaleur du soleil a ramolli la cire qui retenait les plumes, des gouttes odorantes sont tombées dans la mer, Icare agite ses bras dépouillés de ses ailes, il appelle, il tombe. Le peintre est là, dans l'instant même où le corps a pénétré l'eau, où les jambes prises d'un frénétique espoir cherchent encore un appui.

Jusqu'au soir, je le sais, Dédale a volé au-dessus de cet endroit, attendant le moment où la mer lui rendrait le cadavre de son fils.

Et plus tard aussi, je le sais, il éleva un temple à Apollon et lui dédia ses ailes. Mais par deux fois ses mains habiles défailirent au souvenir de la douleur quand il voulut raconter dans la pierre la chute de son enfant.

La salle est déserte. Les derniers visiteurs s'éloignent en traînant les pieds, le regard fatigué de toute cette attention qu'il a fallu donner et la bouche pâteuse ou avide de ce qui pourrait la flatter. Mais alors, moi, à qui vais-je demander ? Je ne peux pas laisser là ce laboureur têtu et ce pêcheur obstiné ! Je ne peux pas me contenter de ce berger benoîtement appuyé sur son bâton et entouré de son troupeau ! Un homme meurt, ça se voit bien tout de même, un homme qui meurt !

Françoise Chauvelier, 14 novembre 2004

HISTOIRE D'UN NAUFRAGE, ICI OU LÀ, AILLEURS PEUT-ÊTRE

Qu'est-ce que je fais là, moi, assis à cette table devant un café qui refroidit dans sa tasse et cette horrible cigarette dont le goût m'est insupportable ?

De l'autre côté de la vitre des hommes et des femmes passent, promenant leur plaisir de touristes dans d'informes sacs. Une bouteille d'eau, un plan de la ville ou un guide, le catalogue de la dernière exposition visitée, une plaquette d'aspirine, un petit foulard, le carnet si précieux dans lequel on a pris des notes qu'on n'osera jamais jeter et qui traîneront quelques années au fond de l'oubli d'un placard... Un monde que l'appareil photographique avale, cliché après cliché, la Seine et Notre-Dame et les quais, si beaux, si froids, si tristes de tant de solitude malgré le pont qui penche sur eux la caresse de ses courbes. Il y a des arbres frissonnant encore de la dernière pluie et des flaques irisées que troublent des enfants désœuvrés, et tout cela qui est si charmant,

si charmant qu'un semblant d'ivresse doit cueillir les têtes et faire chavirer les coeurs. Peut-être devient-on vite amoureux de l'autre côté de la vitre, amoureux de soi, amoureux d'un autre, amoureux de ce coin de ville qui ressemble tellement à son image qu'à cette image il s'est mélangé.

Ici le bruit des verres a remplacé celui des tasses et soucoupes entrechoquées. Le sucre dans son minuscule sachet fait rêver à des lignes de blanche qu'on pourrait aspirer. Rêve sans avenir qui bute d'avance sur la lente inspiration muette sachant si peu d'elle-même et de ses effets. Le garçon s'est planté devant la porte, le dos au comptoir et les index glissés sous la ceinture de cuir qui soutient les pochettes dans lesquelles il glisse billets et pièces. Parfois, il lance de banales remarques que personne n'écoute et auxquelles les habitués répondent comme s'il s'agissait de propos d'importance. Ainsi passe aussi le temps, dans les mouvements factices de ces hommes et de ces femmes de ce côté-ci de la vitre.

Et moi, qui ne sais pas ce que je fais là.

Sous un banc éclaboussé d'ombres et de soleils émiettés, un moineau picore dans la poussière. Peut-être y trouve-t-il ce que les pigeons voraces ont négligé, pressés de voler aux mains d'une pauvre vieille les grains de riz qu'elle sort du baluchon qui lui tient lieu de sac. Elle jette autour d'elle des regards inquiets. Et si un gardien venait ? Et si des garnements s'avisait de moquer ses bras maigres et tout griffés que les lourds volatiles n'ont garde de

ménager depuis qu'elle erre de jardin en jardin pour leur donner à manger? Un dernier venu s'approche d'elle, l'oeil dur et noir comme un bouton de bottine, comme le bouton d'une bottine que j'imaginerais. Je n'en ai jamais vue si ce n'est sur des gravures. Je le veux rond et brillant, prétentieux de toute l'arrogance de sa fonction, fier de sa petitesse à l'utilité aussi manifeste. Le pigeon se dandine avec un sérieux qui prêterait à rire mais je n'ai aucune tendresse pour lui. Pire, je le déteste lui et tous ses comparses avides. J'imagine même quelque tornade joyeuse qui les emporterait dans un seul et grand mouvement. Cependant qu'advierait-il de la petite vieille avec ses bras tout griffés ? Avec qui viendrait-elle parler si tous les pigeons de la ville venaient à disparaître au creux d'une bourrasque, rendant ainsi à chaque place, à chaque statue et chaque arbre la pureté de sa jeunesse débarrassée de la souillure de leur présence. Peut-être renoncerait-elle à venir et le jardin serait encore plus vide.

Pourtant ce jardin est traversé de mondes parallèles dans lesquels je voudrais bien entrer. Mais j'ai beau regarder et voir et écouter, je reste dehors. Des jeunes gens rient à pleine bouche tandis que des filles belles à sortir des rêves de chacun s'absorbent dans les pages de livres que je n'ai pas lus. Des hommes s'affairent avec tout le sérieux de l'enfance autour des réseaux complexes de leurs vies et finissent par se poser au sommet de celles-ci, partagés entre leur incurable vantardise et les soubresauts de leur modestie, à moins que ce ne soit ceux de leur frilosité. Sérieuses

et gourmandes comme chat à l'affût, deux femmes murmurent autour d'un secret lourd et fascinant qui n'en finit pas. Ça leur fait comme une longue et délicieuse jouissance.

J'aimerais avoir un bout de ce secret. Je le roulerais au creux de mon oreille et ne le dirais à personne. Alors, peut-être serais-je un peu d'ici, là où les mots se disent et que je ne comprends pas.

Le flot de voitures court son chemin vers le bout de la rue et la place immense où il se dilue dans des vagues infinies que personne ne regarde. C'est trop loin la mer, pour en entendre le ressac et trop sauvage pour en garder l'âpre parfum iodé. Un couple roule, alangui dans une tiédeur que je suppose tendre. Des enfants encore, fort sages, se penchent sur leurs songes derrière des parents emmurés dans leur silence. Et cette femme qui parle seule, peut-être, ou cet autre au regard meurtrier qui précipite son agressivité vers le feu tricolore qui n'en finit pas de raconter ses couleurs. On lui en a donné si peu, comment peut-il s'en sortir ? Je l'aiderai volontiers, il faudrait juste me le demander et m'en donner le pouvoir. Alors j'attends. Vert, orange, rouge, vert, orange, rouge, vert... Vers quoi puis-je me tourner si tard et si loin de tous, quand tous ont déjà leur journée programmée, bien emballée dans le papier de soie de leurs passions et de leurs devoirs, de leurs déplacements et autres changements de direction qui ne me concernent pas ?

Si ailleurs et là-bas avaient pour moi si belle et grave importance.

Dans le bureau l'humidité grignote le terrain. Hier, c'était les plinthes qui n'ont rien trouvé à redire et aujourd'hui, l'encoignure des murs se laisse ronger par le mal silencieux. Il paraît qu'ils vont déménager, l'immeuble est insalubre. Saleté soumise, abdication du balai et du désir, tout fiche le camp pour un autre camp aussi déserté. Des femmes habillent les enfants et des pères à genoux sur les valises qui ont vu tous les pays de la misère ou de la terre, c'est tellement ressemblant, forcent le dernier paletot à écraser les défroques précieuses qu'on ne peut laisser derrière soi. Ici je vais m'installer. Là je tirerai mon lit à rêve et à oubli. Puis je poserai sur cette planche bancale mes stylos dépareillés et la rame de papier dont il me reste quelques feuilles. Alors, je vivrai comme vivent les vrais princes, dans l'orgueil et la solitude. Ou peut-être l'inverse d'ailleurs. J'écirai. Pas trop cependant. Une douzaine de pages pour dire tout de la vie et des hommes. Il va me falloir réfléchir mais après, il n'y aura plus un mot, plus un geste, plus un rêve que je n'aurai touché de mon verbe. Je serai arche de Noé à moi seul. Je porterais le monde au bout de ma plume. Oui, décidément, c'est là que je vais m'abriter.

Mon Dieu, quel naufrage.

Françoise Chauvelier, 19 décembre 2004

PETITE CAUSERIE POUR FAIRE CAUSER

Je pourrais commencer comme cela, en passant, et tenir quelques propos sur le maître, l'instituteur, le régent et le précepteur ou encore le répétiteur. Il me faudrait trouver place aussi pour l'écolier, le collégien, le lycéen, le disciple voire l'aspirant bref, l'élève qui, sous le regard du professeur s'élève vers... Mais, déjà je devine des mines gourmandes et des dents dures prêtes à la curée, des verbes hauts et des airs courroucés drapés dans l'étendard de l'indignation vertueuse. Déjà des soupçons de camps se forment, des bruissements murmurent puis grondent.

S'il faut se souvenir d'Athéna, pourquoi en appeler tout de suite à ses qualités guerrières et oublier qu'elle fut d'abord, oui, d'abord déesse de la Sagesse et des Sciences et des Arts ? Certes vous la voyez encore croquée dans vos livres d'histoire sous ses allures combattantes avec casque, épée et bouclier ! Mais Athéna

la pensive, où votre mémoire l'a-t-elle cachée ? Vous la voulez d'avance violente avant que de la supposer sage. On oublie toujours la sagesse quelque part... Comme on disait autrefois des filles qu'elles oubliaient leur vertu au creux d'une meule de foin ou sous une porte cochère. La métaphore prête-elle à sourire qui laisse voir que dans ces chemins-là il faut être deux ? Toujours. Deux pour l'amour, deux pour la connaissance. Deux, bien sûr.

Alors à qui faut-il en appeler quand il s'agit de faire le professeur et l'élève ?

Mnémosyne peut-être, déesse de la mémoire ? Malheureusement la mémoire a des coquetteries agaçantes, et sa fiabilité est des plus suspectes. C'est du moins ce que j'aime à dire lorsque mon jugement flageole sur ses jambes et ne trouve pas la sortie.

J'ai pensé à Sisyphe qui pousse son rocher avec le sérieux accompagnant toute application. Je vois en sa tâche répétitive le signe d'une extraordinaire constance. Si ce n'est pas là l'expression d'un beau dévouement ! Il est vrai qu'en général, c'est aussi totalement dépourvu de sens.

J'ai parfois envisagé Thalès comme compagnon de route. On dit de lui qu'il est un des sept Sages de la Grèce, qu'il a su inscrire un triangle dans un cercle et traiter différents problèmes de géométrie. Seulement voilà, je ne sais pas bien en quoi ça consiste et me demande ce qu'il pouvait professer en dehors de

l'annonce d'une éclipse de soleil. Au fait, celle-ci a bien eu lieu je n'ai pas avancé pour autant.

Dans un genre autre, Prométhée me séduit. Il fallait un sacré courage pour voler le feu aux dieux et le donner aux hommes ; sans compter que les hommes en ont souvent fait un usage douteux. Il n'empêche, sans Prométhée les hommes seraient... Ils seraient quoi en fait ? Des animaux ? Certainement pas !

Ils sont sans le savoir à la recherche d'eux-mêmes. Mais attention, sans le savoir et pas prêts de se trouver ! D'ailleurs les dieux ne s'y sont pas trompés qui ont condamné Prométhée au pire des supplices, envoyant un aigle lui dévorer le foie pour avoir donné aux mortels l'outil, lumineux, de leur propre création. Imaginez ces hommes qui n'ont besoin que d'eux-mêmes ! Ils n'avaient plus qu'à renvoyer dans leur Olympe les divinités jalouses. Ils l'ont fait. Et ils ont commencé aussi à se noyer, parfois, dans leur propre monstruosité.

Deux êtres surtout m'entraînent dans leurs sillages. Je ne sais lequel a les plus beaux rivages, mais ils me portent dans l'écume de leur vie. Don Quichotte rivé à son rêve tout fait de moulins à vent et qui dérive d'un idéal à l'autre, cambré sur son cheval, prêt à mourir, si beau derrière sa cuirasse dérisoire, si pauvre d'avenir, se démenant en des temps dépassés. Don Quichotte, et l'impossible nécessité qui lui fait tant souffrance, problème à jamais douloureux qui cherche en vain sa solution. Ou Ulysse, Ulysse le voyageur de l'Odyssée, le héros de la quête de soi avec

toutes ses valises d'images collectionnées de par le monde parmi lesquelles il va trouver celles qui le feront homme.

Heureusement, un jour j'ai rencontré Socrate. Vilain de figure, le corps mal tourné mais un formidable appétit de vivre et de penser. Avec lui pas de difficulté majeure, ni mémoire fidèle ni connaissance particulière ne sont exigées. Certes Prométhée a déjà dégagé le ciel de tous les dieux dont les hommes n'ont que faire, Don Quichotte a posé tous ses rêves en plein milieu du présent et Ulysse, eh bien Ulysse vit l'aventure de sa vie qui fera un peu la nôtre.

Encore Socrate devait-il montrer le chemin patient et têtu qui serpente du maître à l'élève et de l'élève au maître. Il répétait combien il savait peu de choses et combien ses hôtes avaient à dire, combien leurs paroles devaient secouer les guenilles des préjugés et surtout, combien tout cela supposait une amitié indéfectible pour la vérité. De ces lieux Socrate devait exiler la mauvaise foi qui bouscule et renverse d'un coup d'épaule le désir, le désir de connaître. Facile à dire, pas facile à faire ! Surtout lorsque la tentation d'en finir saisit le maître à la gorge et lui fait cracher paroles perfides et questions malhonnêtes pour noyer cet autre lui-même dans un océan de savoir. Surtout lorsque la volonté du disciple se fait molle ou fugueuse, distraite et hostile. Une classe est souvent une arène où se soignent à coups de petits meurtres les blessures dont chacun souffre.

J'ai dû abandonner une pleine carriole de mots, « didactique » « pédagogie »... Et tous les autres que j'oublie sans compter ceux

que je n'ai pas même appris. J'ai subi l'épreuve du feu, chaque fois c'est toujours aussi difficile. Je l'ai infligée, chaque fois c'est toujours aussi lourd et honteux cette violence dont on use pour se protéger, pour faire comme les autres, pour se soulager de l'énorme poids de ce noeud invraisemblable de raisons et d'humeurs mélangées. Un maître, c'est un grand élève qui s'essaye à la sagesse. Parfois il y parvient et l'ivresse le roule dans ses vagues chahuteuses au creux desquelles il trouve place pour le sérieux. À d'autres moments il erre entre colère et indifférence, entre lassitude et incompétence.

Parfois, à d'autres moments un maître c'est presque comme un élève et tout est dans ce « presque », cet horizon de nuées flamboyantes qui dans l'instant peuvent se faire cendres, entre soleils incandescents et morne ennui d'une interminable matinée.

Quelle légèreté et quelle impudence cette proposition d'une petite causerie sur ce sujet. Au moment de l'aborder j'ai eu quelques inquiétudes : et si je ne vous apprenais rien ? Si, par mégarde, vous en saviez beaucoup plus ou ne vouliez rien en savoir ? Et si tout était déjà dit ?

Qu'importe, j'ai voulu aller au bout de cette histoire sans fin, sans limite, sans barrière ni rien d'autre qui ressemblerait de quelque façon que ce soit à une clôture. Et bien sûr... je n'y suis pas parvenue.

Françoise Chauvelier, 10 février 2005

DÉRAYAGE EN RÈGLE

Le train grignote la côte avec ardeur. Un tout petit train, cinq wagons pas plus et tout le monde à l'intérieur. Des bébés rieurs et des vieux ronchons, à moins que ce ne soit l'inverse, des hommes que le sérieux coince sous leur col de chemise à l'aide d'une cravate qui se veut fantaisie et des femmes chics, ou d'autres qui ne le sont pas. Bref c'est un véritable concentré d'humanité qui se trouve là rassemblé pour ce voyage. Le problème vient de ce que ces gens ont bien du mal à tenir leur place et déjà un grand-père vêtu de sa cote bleue est malmené par un drôle de blondinet dodu, lui-même quelque peu écrasé par sa propre mère. Il faut dire que la pente est raide.

Une vache a entamé le même parcours et on la voit, tenace mais déjà lointaine qui gravit ce terrain pas possible avec l'obstination des bovins éclairés par Panurge. Ce que mouton

peut pourquoi une vache ne le pourrait-elle pas ? Sauf que là, il s'agit de grimper et non de se jeter dans le vide, et que c'est Panurge qui a les allures échevelées de qui veut gagner à tout prix.

L'enjeu est de taille : le premier arrivé en la gare de S. sera fêté une semaine durant. Bien évidemment on peut demander en quoi consistera le prix, quelles seront les réjouissances, qui organise cette folle course et qui même l'a décidée, mais ce sont des propos sans importance aussi personne ne cherche à y répondre.

Le petit train jubile et se fait sourd aux récriminations des voyageurs qui ne cessent de glisser, rouler, tomber les uns après les autres et les uns sur les autres. On a même ouvert les portes séparant les wagons et mis des barrières de sécurité afin que le maximum de personnes s'accumule à l'arrière. Il paraît que la locomotive aura ainsi plus d'allant pour reprendre son souffle. Mais rien ne semble corroborer l'affaire, la décision a probablement une explication uniquement psychologique.

Ramassant ses forces la locomotive rugit. Elle a tant fait jusqu'ici que le dernier raidillon lui paraît maintenant insurmontable. Pourtant il ne s'agit pas de se laisser abattre ! On voudrait bien voir ça, un train battu par une vache et qui plus est, pas de toute première jeunesse ! Devant la chaudière on y va à grands coups de pelletées de charbon, mettant les bouchées doubles pour parvenir en haut le plus vite possible.

Tout d'un coup la machine semble renâcler, manifestant sa

mauvaise humeur par de curieux essoufflements. Un moment après, alors qu'il ne reste que quelques centaines de mètres à franchir avant de se laisser couler sur la pente descendante, le petit train frémit semblable à l'animal dont on caresse le flanc à rebrousse-poil et s'arrête au bord de l'apoplexie. Le foyer ronfle comme un gros homme pris en flagrant délit de sieste sur son lieu de travail et cependant, rien ne se passe. La fumée blanche crachée par la locomotive jaillit toujours sans plus ébranler le train qui a un air de guingois suspect. A l'arrière du dernier wagon chacun récupère son bien, qui un bras allant avec tel corps, qui un bébé un peu écrasé que deux ou trois taloches bien appliquées devraient remettre en état de marche, qui sa canne ou son chapeau. Bref on s'active, on se déplie, on se défroisse, on se hâte d'aller aux nouvelles. Et les nouvelles ne sont pas bonnes.

Pendant ce temps la vache fait son bonhomme de trajet, mamelles ballotantes et oreilles pliées par l'effort. Elle a presque rattrapé la moitié de son retard mais la faim justifiant les moyens, elle a conscience qu'à ce rythme jamais elle ne pourra tenir. Il lui faut manger impérativement. Or l'opération se fait toujours en plusieurs étapes seulement là, elle n'a pas franchement le temps d'y réfléchir. Elle ne se souvient plus d'ailleurs comment les choses se passent entre bonnet, caillette, feuillet et panse. Heureusement la nature a paré au plus urgent et voilà notre mammifère tout occupé à mâchouiller le reliquat d'un vieux fond

d'herbes broutées une paire d'heures auparavant. Cette activité, placide par excellence, ne l'a pas arrêté dans son élan et ses pattes fines tricotent du chemin avec une belle constance. Passant à côté du train dont elle ignore superbement la présence dans la mesure où elle a l'habitude d'être elle-même à l'arrêt et de le regarder passer, elle parvient en haut de la côte. Elle a certes le museau un peu plus humide que d'habitude et ses flancs se soulèvent en mouvements précipités. Et là, oh merveille ! Devant elle une belle descente toute verte et toute moelleuse l'invite à se laisser glisser.

De son côté le petit train se désole. Sans que rien ne l'explique les roues arrière de la dernière voiture ont commencé à prendre la clé des champs. Tout le monde est descendu et ça discute ferme. Fallait-il laisser les gens s'accumuler ainsi à l'extrême bout du train ? Ne devait-on pas se méfier de cette course singulière qui remet en cause les évidences de tous les jours ? Une vache n'est-elle pas faite pour regarder passer les trains ? Et d'ailleurs qu'y a-t-il à gagner qu'il ait fallu se dépêcher autant pour arriver les premiers ? Somme toute, ne serait-il pas plus judicieux de s'arrêter et d'attendre le prochain troupeau qui ne manquerait pas de cheminer par là ?

Dans le petit village de S. toute la population fête la vache. On a entouré ses cornes de papiers argentés et sur son front on a

posé une tache couleur safran. Ses sabots ont été lustrés et passés au cirage noir. Sur son dos elle porte un sari rouge qui se soulève doucement, mêlant ses parfums d'encens à ceux du collier de fleurs de jasmin dont on a entouré son cou.

Françoise Chauvelier, 18 mars 2005

JEUNE FILLE À LA BICHE

Le petit sentier sommeille entre les prés couverts de blé. Il y a beau temps que la pluie n'est pas venue dans ce coin de pays. L'air craque de tous les incendies possibles. On entend même les soupirs des épis trop lourds qui plient des tiges trop grandes et dans le couvert de cette végétation, les mulots sont tapis en attendant des jours moins chauds. C'est la troisième semaine sans eau. Il y avait bien le ruisseau au bout du village qui chantonnait hier encore mais on ne l'entend plus. Il est absorbé par son propre lit dans lequel il laisse quelques traces humides qui assèchent la bouche et font rêver de piscine. Mais qui aurait une piscine ou ne serait-ce qu'une pataugeoire ? Et même une baignoire, une salle d'eau, enfin un espace véritable où faire sa toilette ? Ici, les âmes sont frustrées et les bras travailleurs. On n'a pas le temps de ces choses-là. Aussi se lave-t-on dehors à la pompe ou devant l'évier dans la grande pièce qui tient lieu de cuisine et de salle

où l'on mange et l'on veille en écoutant des histoires, les mains occupées de travaux. Ces histoires, ce sont toujours les mêmes et qui racontent la vie d'ici. Les hectares à cultiver, la tristesse de la jachère quand il faut laisser la terre se reposer, puis les tonnes de blé ou de pieds de tabac que l'on a déjà brassé et qu'on brassera encore. Parce que la vie ici est comme ça, faite de labeurs durs qui reviennent chaque année et qui donnent aux hommes le sentiment d'exister vrai. Pas comme ceux de la ville qui courent après des chimères et se meurent d'une main un peu infectée en pleurnichant sur des douleurs inventées. Enfin c'est comme cela qu'on les voit, ceux de la ville. Et encore ne les voit-on pas beaucoup, parce que le pays d'ici ne les intéresse pas. Parfois l'un d'entre eux s'égaré dans le coin et ça fait conversation, mais pas trop. Ils sont vraiment différents, ces gens-là.

Esther est arrivée au bord de la forêt. L'air pèse de toute sa chaleur sur ses épaules et Esther aime ça. Elle aime ce gros soleil qui s'obstine et écrase chaque relief du terrain sous sa lumière blanche tant elle est dure et forte, crue, comme la chair de ces pommes de terre que la mère a serrées dans la grange à l'ombre de gros sacs de jute. Esther va vérifier l'état de la mare à l'autre bout du bois. D'avance elle frissonne. Sur ses bras la peau se hérissé et se rétracte. Une fois entrée sous les couverts, Esther sait qu'elle en appréciera la relative fraîcheur mais pour le moment son corps se cabre. De l'autre côté, les collines se tassent à la recherche de leur

ombre tandis que les cigales strident leur folie étourdissante. Esther vacille entre clair et obscur, puis d'un pas frileux elle pénètre dans le sous-bois. Tout y est silence. Les clameurs de la lumière se sont tues et le monde a cessé de vibrer en perdant ses couleurs. Chaque coin de ce bois s'oublie tant il est feutré de demi-jours opaques qui occultent les lueurs parvenant jusqu'en ces lieux. Esther avance doucement, l'oreille à l'écoute des silences qui se chevauchent en grosses épaisseurs tendres comme un matelas de ouate.

- Comme l'air est ombrageux ici pense-t-elle, et sur son épaule droite un rayon de soleil pose une minuscule perle d'or qui coule sur son bras puis se perd dans le fouillis des herbes. Elle marche sans faire de bruit pour respecter elle ne sait quel pacte qu'elle aurait conclu sans même se le dire.

À quelques pas le sentier amorce un virage qui disparaît derrière de hauts sapins placides. À peine a-t-elle franchi cet espace qu'elle se trouve face à une biche haute et sereine qui la regarde venir, l'oreille dressée et une patte déjà relevée, prête à faire volte-face. Esther s'arrête, retenant tout mouvement pour ne pas effaroucher l'animal. Immobile, elle ne quitte pas du regard la biche au pelage brun clair. Visiblement celle-ci a eu le temps d'explorer ce coin de forêt et la plupart des arbres portent des marques fraîches d'écorçage. Le face-à-face se prolonge. Il s'étire paresseusement de la jeune fille à l'animal, il s'enroule autour de leurs deux surprises apaisées. Le moment dure qui a

la touffeur douce de la moire, posé là entre elles deux, faisant un pont de torpeur délicieuse qui retient légèrement le souffle aux bords des lèvres et du museau. Le double regard glisse, tendre et interrogateur. Il murmure le plaisir de la solitude quand la tribu est trop lourde, et celui de la liberté d'aller quand la liberté est rare. La jeune fille s'est appuyée sur le tronc d'un arbre, dans la belle fixité des âmes séduites écoutant sans retenue l'autre.

Les yeux de la biche, soyeux et brillants, sont bordés de cils noirs que la nature a étiré démesurément, donnant à l'animal cette allure sensuelle des jeunes demoiselles innocentes. La biche soupire un instant - faut-il donc déjà se quitter? - puis en un mouvement léger et gracieux, elle repart sous les frondaisons. Arrivée sur le dernier monticule visible qui mène aux grandes futaies de la forêt, la biche s'arrête. Elle se retourne. Esther lui sourit. Un moment de grâce, ce croisement de vies.

- Maintenant va ton chemin ma douce, va... La biche s'éloigne et Esther a l'impression que par connivence, la femelle exagère un peu le déhanchement sur lequel elle disparaît.

Françoise Chauvelier, 26 mars 2005

ROUE LIBRE

De rares nuages sont posés juste au-dessus des deux ou trois montagnes les plus lointaines, comme ça, en attendant, pour faire joli sur les photographies que les touristes ne manqueront pas de prendre dans quelques heures, en rentrant d'une excursion en montgolfière ou en émergeant, hébétés de tant de lumière de leur lit aux draps humides d'un sommeil sans songe. C'est un petit matin.

Au sommet de la rue un chemin caillouteux vient mêler sa voie aux pavés que le soleil plie en arêtes dures. L'homme pousse sur ses aspérités un fauteuil roulant. Il marche légèrement plié par l'effort, les deux mains posées sur l'arrière de l'engin dont les roues déplacent quelques pierres, chuchotant tel une pièce de feutrine doucement déchirée. Quand le chemin cède définitivement devant les brillances de la rue principale l'homme s'arrête. Il regarde autour de lui. Tout est parfaitement calme.

Des maisons alentour les bruits habituels se répondent. Un enfant pleure, une mère apaise. Une porte de réfrigérateur est ouverte, on entend jusqu'aux cliquetis des bouteilles entreposées dans le bas de celle-ci. Des bols s'entrechoquent. Un homme parle en contralto sur un fond de musique qui s'étire en un long ruban. Toute la rue descendante murmure les préparatifs d'une nouvelle journée.

L'homme fait le tour du fauteuil roulant. Il en déplie les repose-pieds, rentre la barre qui lui servait à pousser le fauteuil. Enfin il s'assied en prenant d'instinct le déhanchement monstrueux du handicapé. Le long de la rue aucune porte encore n'a été ouverte, aucun rideau n'a été tiré. Avec un sourire en coin l'homme s'apprête à commencer sa descente, offrant au grand silence du matin le spectacle de la douleur qui le crucifie à vif dans ce fauteuil. Plus tard sur la place, entre le café où ses amis palabrent toute la journée durant et le poste de police, il aura ce visage de désespoir qui pousse les consciences à douter et les mains vers les porte-monnaie pour y récupérer quelques pièces à donner, les yeux baissés. Il pourra même s'offrir de temps à autre le luxe d'une remarque désobligeante tant il aime le trouble de ces esprits que ses pointes méchantes éveillent sans qu'aucun ne pense à répliquer. Les gens d'ici sont pauvres et eux aussi travaillent dur pour nourrir leur famille. Comme lui-même le faisait avant, avant d'avoir cette idée, l'idée du fauteuil roulant.

Alors qu'il va d'un premier tour de poignet lancer son fauteuil le long de la descente il lève les yeux.

Une fillette est là, arrêtée au bord de la rue. Il la regarde, l'oeil mauvais. D'un geste violent il lui fait signe de traverser. Sans bouger, la fillette le fixe.

- Qu'est-ce que tu fais là toi ? Vas y passe ! Dépêche-toi !

Toujours immobile l'enfant ne le quitte pas des yeux. Un regard mauve qui a tout vu du monde, et d'une innocence absolue. Tranquille. Impassible. L'homme se tortille un peu, comme pour mieux installer sa misère, comme pour faire montre de ses souffrances.

- Idiote, siffle-t-il.

Il donne l'élan à son fauteuil qui amorce en cahotant sa longue descente entre les maisons tout occupées encore de leur matin.

- Saleté de gamine... Saleté de journée.

Françoise Chauvelier, 19 août 2005

MES QUATRE SAISONS PRÉFÉRÉES ET PLUS SI AFFINITÉS

Elle est charmante avec cette blondeur appétissante qui lui fait des fossettes partout et lui boucle les cheveux. Ses gestes? Voluptueux et vifs, et fluides aussi même lorsqu'elle dort. Sa voix? Si douce à entendre que j'ai l'impression de goûter ces dattes provenant des sables brodés d'oasis aux noms rêveurs, Nefta, Tozeur, Douz. J'aimerais tant voir les caravanes. Certes il me faudrait une transformation disons... radicale pour jouer les vaisseaux du désert.

Mais l'heure n'est pas à ces propos frivoles et je ne suis pas sûre du tout que ma maîtresse accepterait de me suivre. Oui ! Parce qu'Elle, elle est ma caravanière en quelque sorte, mon capitaine, mon guide suprême bref, ma patronne.

D'ailleurs l'été dernier nous avons failli avoir quelques différends. Son titre lui donne des droits que je ne peux revendiquer, et c'est avec bonheur que je pose à ses pieds toutes mes forces. Nous étions donc là à ronronner sous une chaleur comme je les aime et mon dos en frémissait d'aise. Si j'avais pu j'aurais même étalé mes côtés et mon ventre plat pour me gorger du moindre rayon de soleil. Elle, elle était à l'ombre ; elle déteste les températures trop élevées. Nous en avons maintes fois discuté mais en vain. Je ne crois pas qu'elle comprenne ma situation. Tant d'humidité et depuis si longtemps !

Ça lui a mis du baume au coeur. Ainsi que le vin qu'elle partageait avec ses amis. On dit qu'il faut toujours de l'alcool pour apaiser les grandes frayeurs.

Par contre, pour tout vous dire, le jour où je me suis éloignée doucement alors qu'elle n'était plus avec moi, je reconnais que j'y ai mis un peu de malice. C'était drôle de voir l'affolement la gagner tandis qu'elle voulait tant donner l'impression de calme. Remarquez je ne serais pas allée très loin mais elle tremblait de honte. Nous n'étions pas seuls vous comprenez. Un petit vent tiède caressait les arbres à rebrousse poil, des gens s'étaient arrêtés et regardaient la scène sans se douter de son impuissance et de son humiliation. Elle n'aurait pas du me quitter comme ça c'est certain, mais elle n'a pas réfléchi. Ce sont des choses qui arrivent.

L'automne a été pénible pour nous deux. J'avais des problèmes de santé et plutôt graves. Il a fallu que je me mette au vert et j'ai manqué tout ce que j'aime pendant cette saison, la coloration des feuilles qui s'abandonnent et se parent d'ors, le bruit que fait alors chacune d'elles quand elles tombent poussées par une brise fraîche, leur lente dérive hasardeuse s'échouant pour repartir parfois vers d'autres horizons. Oui, décidément, ce fut une mauvaise période.

Le téléphone a sonné. Dans le quart d'heure qui a suivi elle avait mis en route les machines et là, elle commet la fausse manoeuvre par excellence. Nous partons en arrière alors qu'elle pensait aller de l'avant !

Après j'ai bien vu qu'elle en parlait avec des rires dans les doigts, mais je la savais bouleversée à l'idée du risque que nous avions couru.

Dehors, l'eau frisottait des éclats de miroirs puis, le soir, le coucher de soleil a été particulièrement réussi.

Elle, elle n'a cessé de rouspéter chaque fois qu'elle jugeait excessive les demandes d'argent nécessaires à mes soins. Mais elle m'a dorloté avec une telle tendresse ! Ce souvenir me bouleverse toujours.

L'hiver venu, nous avons retrouvé nos marques. Elle a repris à bras-le-corps le piano et il est probable qu'elle a fait d'énormes progrès. Requinquée par sa sollicitude je me suis préparée à affronter pluies et frimas. Les brouillards passaient par gros convois glacés jusque fort tard dans la matinée et parfois s'accumulaient autour de moi en couettes cotonneuses qui m'emmitouflaient de près.

J'aurais eu cependant mauvaise grâce à me plaindre de la froidure après tout le temps et l'argent qu'elle m'avait consacrés. Puis elle sortait beaucoup, me confiant aux clairs de lune ou aux pluies de la nuit. Souvent aussi, alors que l'eau s'écoulait en aplats gris sans trame ni traits pendant de longues heures elle travaillait, et moi je retenais ma respiration pour ne pas la déranger.

L'arrivée du printemps se prépare en douce. Je sens des frémissements dans l'air qui m'apportent des senteurs timides et tendres. L'eau en palpitations mutines vient butiner le long de mes flancs et je rêve parfois de ces voyages qui nous conduisaient, le ventre lesté de chargements lourds sur le canal du Midi vers les touffeurs de l'été. La tâche était rude et le patron souvent bourru.

Maintenant je suis une vraie demoiselle de compagnie et j'emmènerai ma caravanière, mon capitaine, mon guide suprême, bref ma patronne là où elle voudra. Elle a de si jolies fossettes.

Signé : Paname

Françoise Chauvelier (Beaudoux), le 10 décembre 2005

VOUS DISIEZ, AMOUR ?

Si les hommes n'avaient pas inventé l'amour, il faudrait y remédier d'urgence.

Imaginons un monde duquel seraient exclus toute affectivité et tendresse. Alors l'ennui serait sans fin, le désert sans dunes, les plages sans âme et les sauteriers sans plaisir ! Une vie jamais dérangée, une platitude grattant ses coins avec l'espoir d'un événement à venir, un grand rien, un vide de nous-mêmes qui résonnerait sans écho ! Une existence sans épaisseur que ne troubleraient ni flirt ni passions, ni caprices ni adoration !

Il faudrait supprimer aussi toutes les raisons que nous avons de détester et haïr, de fuir et honnir, d'abhorrer et exécrer !

On aurait pu commencer par nos parents, notre fratrie et même la grand-mère, avec sa mouche au coin de la bouche qui piquait quand on l'embrassait, l'oncle bedonnant qui avait toujours raison.

On continuerait avec les bouillons de notre enfance dans lesquels une mère attentive mettait tremper une biscotte, les jours de fièvre. Après, elle s'éloignait sur la pointe des pieds, nous laissant en tête-à-tête avec cette chose molle qui levait le coeur. Mais tout cela tricote nos mémoires. Pour le présent, pensons au voisin qui ne dit jamais bonjour et à celui qui replante les punaises de son appartement systématiquement à deux heures du matin. À notre tour de taille qui est allé chercher trois centimètres, sans nous prévenir ou encore au reflet dans le miroir matutinal de notre tête nous avertissant que la journée de travail sera une sale journée.

C'est réjouissant tout de même de songer à tout ce que nous éviterions comme temps perdu en aversion si nous nous décidions pour l'indifférence. Je ne sais si vous avez remarqué, nous avons beaucoup plus à réprover qu'à chérir. Ce doit être quelque chose qui remonte au dix-huitième siècle, à Kant plus précisément. Ce type expliquait que l'homme recherche ses semblables pour se sentir vraiment homme, mais il les fuit aussi pour éviter de se sentir en concurrence avec eux. Il faut dire que, comme tous ses comparses l'homme veut en imposer, genre « loi du plus fort » ou « insociable sociabilité ». Tous les progrès de l'humanité s'expliqueraient par cette façon qu'ont les hommes de ne pas se supporter. C'est gênant tout de même !

Cependant comme il s'agit de parler d'amour et non d'hostilité, revenons au coeur du problème.

L'amour n'est rien. Je sens ici votre intérêt redoubler face à cette affirmation péremptoire qui s'appuie elle-même sur... pas grand-chose. Et pourtant je réitère, l'amour ne sert à rien. J'entends des protestations véhémentes, emportées, virulentes et violentes même. Je ne les écouterai pas. Pas plus que celles qui consistent à donner le bel exemple de l'amour de l'autre au quotidien, la tendresse du chien pour son maître ou le joyeux fréttement du poisson vers la main qui vient le nourrir.

Mais alors, me direz-vous ? Alors ? Alors effectivement, l'amour n'est rien.

Par contre, que de jouissance à le raconter, le chanter, le murmurer ! Aime-t-on encore quand on soupire la douceur de l'autre, le désir d'une revoyure ?

Ne faut-il pas un peu de cette distance pour dire combien l'amour est destin qui aspire à la liberté, ou à la mort ?

Ne faut-il pas un peu de ce regard attendri sur les enfants qui s'aiment, regard d'exclusion et de fascination, regard qui sourit de ce que les passants sont insupportés par ce qu'ils faisaient eux-mêmes, naguère, en des temps oubliés ?

Ne faut-il pas un peu de cette douloureuse constance pour aimer toujours quand l'amour n'est plus partagé, pour aimer encore celui qui, parti pour un dernier voyage n'est jamais revenu ?

Et cette certitude qu'il n'y a pas d'amour heureux, que tous les amants ont peur des lendemains, qu'ils craignent l'avenir

et s'effrayent de ce que personne ne peut jurer « éternelle fidélité » ?

La voilà, la grande affaire ! Peut-être que par vertu, nous voudrions aimer le même être, toujours et ce pendant toute la durée de nos existences.

Mais alors, que serait l'amour ? On se noierait dans un océan ne sachant pas partager ses vagues frileuses, frissonnant de ses propres tumultes qui brasseraient nos désirs en une soupe obscure pour effacer sans vergogne les frontières du rêve et de la réalité.

« Faut-il, parce qu'on aime le lys mépriser les autres fleurs ? »

Françoise Chauvelier, 18 janvier 2006

DE SI LÉGÈRES RUMEURS

La route serpente entre champs bleu lin et jaune tournesol. En rudes montées et virages au creux des vallons, les voitures frôlent les fossés où l'herbe nouvelle se blottit. L'air est tout frais des couleurs lavées à grande eau par les averses de la nuit. C'est fou cette collision de soleil et de pluies nocturnes qui fait un pays en gouttelettes brillantes comme perles et diamants !

Un cimetière, perché en haut d'une colline, se penche contre des murs de pierres sèches côté route et côté chemin. Il faut que les morts s'accrochent pour ne pas glisser ! Une main, peut-être, sort d'une tombe mais les mots ne peuvent rien en dire. C'est sans importance. Une main pour un dernier au revoir coquin, rigolard même de ce qu'elle appartient à un corps libéré des affaires des vivants. Oui, on peut rire d'être déchargé de tout cela, des tracasseries du quotidien, des tristesses de l'existence - de ses joies certes - tout

cela qui fait la vie pas toujours amusante si on n'est pas désespéré dès le départ. Ça commence si vite, la désespérance.

Au coin d'un marché deux hommes devisent, justement, des choses de la vie.

- Et alors ?

- Vous pensez bien que ce n'était plus possible. Elle est trop vieille pour qu'il s'intéresse encore à elle.

- Tout de même...

- C'est comme ça, que voulez-vous. Ça a duré puis un jour, ça a été fini. Elle a l'âge qu'elle a ! Enfin, c'est ce qu'il dit.

- Et comment il le prend ?

- Ah, sûr qu'il n'avait pas prévu cette situation... Acheter une voiture neuve, ce n'est pas rien !... Elle est rouge vif. Je la trouve un peu voyante mais bon... Les jeunes font à leur idée.

Autour du marché des maisons s'accotent les unes aux autres et délimitent la place. En hiver elles frissonnent sous les rafales du vent et en été, elles baissent les yeux sous la chaleur du soleil. Derrière les volets fermés à la crémone, les existences bruient leur quotidien, éclats de rire ou noires disputes, son monocorde d'une radio, rumeur d'une discussion.

Dans l'une d'elles, rien. Le silence, un mutisme total clos sur lui-même. On a l'impression qu'il y a là, derrière ces fenêtres hermétiques, un grand secret déambulant d'une pièce à l'autre. On sait tout de même que la personne qui habite ici est rentrée

un jour avec de multiples rouleaux de tapisserie. Une fois, par hasard, le facteur en avance sur sa tournée a entrevu des pans de murs chargés de papiers peints à larges motifs, très encombrés de fleurs et de ramages. Certains disent qu'ils auraient vu aussi des étagères alourdies de bibelots et même des doubles rideaux de taffetas. C'est ce qui se dit. Parfois en hiver on voit passer une silhouette derrière les guipures de coton et d'autres fois on entend un bourdonnement de musique. C'est tout. Comment continuer à jaser quand les événements sont si ténus ? On a fini par se lasser, on est passé à autre chose. Indifférente au monde extérieur une femme se replie sur elle-même avec la patience méthodique de ceux qui sont innocents. Entre ses doubles rideaux soyeux et ses murs écrasants une femme se referme tel un cocon qui refuserait de devenir chrysalide. Ça commence si vite, la solitude.

Sur la route bleue et jaune, et verte encore, la pluie a renoncé à lutter. Le soleil est roi qui triomphe des couleurs, les fossés s'ébrouent et prennent leurs aises, l'herbe s'y étale en tendres douceurs. C'est fou ces affirmations de la vie envers et contre tout qui disent combien elles sont tenaces, quand bien même personne ne les écoute.

Françoise Chauvelier, 3 Août 2006

TABLE DES MATIÈRES

LA LEÇON DE PIANO	7
PETITE FICTION EN ABYME	11
DES COULEURS DE LA VIE	15
SÉVERINE...	19
MATIÈRE CÉLESTE	23
ATTENTE	27
ITINÉRANCE ÉTHYLIQUE	35
ITINÉRAIRE D'UN SECRET BIEN GARDÉ.	41
LA VIE EST UNE LÉGENDE	57
CHOLESTÉROL ET PETITES PÉPÉES	65
SANS ARME NI MOT	81
CAMILLE CLAUDEL	95
DANS L'OMBRE DE « LA VAGUE »	95
LA JEUNE FILLE AUX SOULIERS	99
LE SCARABÉE JAPONAIS ET LES ENVAHISSEURS	107
L'HOMME PARCHEMIN	121
LAMPEDUSA, UN AMOUR DE PLAGE.	135
ICARE, LA VIE CONTINUE	139
HISTOIRE D'UN NAUFRAGE, ICI OU LÀ, AILLEURS PEUT-ÊTRE	145
PETITE CAUSERIE POUR FAIRE CAUSER.	151
DÉRAYAGE EN RÈGLE	157
JEUNE FILLE À LA BICHE	163
ROUE LIBRE	167
MES QUATRE SAISONS PRÉFÉRÉES ET PLUS SI AFFINITÉS.	171
VOUS DISIEZ, AMOUR ?	177
DE SI LÉGÈRES RUMEURS	181

